

JOURNAL DES DEMOISELLES.

Instruction.

—
DE

L'Origine des contes de Fées.

LES FÉES.

Au mois d'octobre 1664, naquit à Paris Marie-Jeanne l'Héritier de Villandon. Son père, auteur tragique, lui inspira de bonne heure le goût de la poésie, et elle écrivit un grand nombre d'ouvrages qui lui valurent : des prix à l'académie des Jeux Floraux, le titre d'académicienne des *Ricovrati* de Padoue, l'amitié de mademoiselle de Scudéri, et une pension de quatre cents livres, que lui donna, en 1728, le ministre Chauvelin. Elle mourut en février 1734, à l'âge de soixante-dix ans.

C'est dans les *œuvres meslées* de cette demoiselle, qui parurent en 1696, un an avant les contes de Charles Perrault, qu'on trouve les *Fées* et *l'Adroite princesse*. Les *Fées* y figurent sous le titre des *Enchantements de l'éloquence*, ou les *Effets de la douceur*; mais une courte citation va vous prouver, mesdemoiselles, combien made-

moiselle l'Héritier est loin de son heureux successeur. Voici la scène qui se passe entre *Eloquentia Nativa*, fée des *Enchantements de l'éloquence*, et la méchante jeune fille qu'elle veut éprouver. « Mademoiselle, dit *Eloquentia Nativa*, je vous supplie d'avoir la bonté de souffrir que je me serve de votre vase pour puiser de l'eau, car j'ai une soif violente.

— Voyez ce fretin ! répond Alix toute en furie. Vraiment, on vient ici tout exprès pour l'abreuver ! vraiment, il leur en faut des vases d'or pour mettre leur chien de museau !... Allez ! bête de tortillonne, tournez-moi le dos, et si vous avez soif, allez boire à l'auge de nos bœufs.

— Vous êtes bien brusque, mademoiselle, réplique *Eloquentia Nativa*; vous fais-je quelque chose pour me traiter ainsi ? »

Alors Alix se levant, et mettant les deux mains sur ses côtes, dit en criant de toutes ses forces : « Je crois que tu veux raisonner, peste de souillon ! mais je ne te conseille pas de m'échauffer les oreilles, car je te ferais assommer de coups quand tu passeras devant notre porte. »

La sage fée, pleine d'indignation des brutalitez de cette créature, voulut l'en punir dès le moment et d'une manière qui conservât un souvenir plein d'horreur du torrent injurieux de sa langue venimeuse. Elle jeta Alix par terre, en la tou-

chant du bout de sa baguette, et dans cet état, elle lui donna le don, ou plutôt la punition, qu'à chaque mot qu'elle dirait, il sortirait de sa bouche des crapauds, des serpents, des araignées et d'autres vilains animaux dont le venin fait frémir tout le monde. »

Cette grossièreté, ce langage des halles, ce français ampoulé et barbare n'approchent guère de la grâce et de la naïveté de Charles Perrault ; mais mademoiselle l'Héritier n'en a pas moins le mérite d'avoir rajeuni la première le vieux sujet des *Fées*. Elle nous indique même où elle l'a puisé, dans une dédicace à la duchesse d'Épernon. « Vous voulez donc, belle duchesse, interrompre, pour quelques moments, vos occupations sérieuses et savantes, pour écouter une de ces fables gauloises, qui viennent apparemment en droite ligue des conteurs ou troubadours de Provence, et vous vous étonnerez sans doute, vous que la science la plus profonde n'ait jamais étonnée, que ces contes, tout incroyables qu'ils sont, soient venus d'âge en âge jusqu'à nous sans qu'on se soit donné le soin de les écrire.

Ils ne sont pas aisés à croire ;
Mais tant que dans le monde on verra des enfants,
Des mères et des mères-grands,
On en gardera la mémoire.

» Une dame très-instruite des antiquités grecques et romaines, et encore plus savante dans les antiquités gauloises, m'a fait ce conte lorsque j'étais enfant. »

Elle dit plus loin, à propos de la même tradition des *Fées* : « Si je voulais vous conter cette histoire entièrement dans les termes que les conteurs de Provence l'ont apprise à nos grand-mères, je vous dirais mille particularités. »

On peut croire, d'après cette assertion, que le conte intitulé les *Fées* est d'origine provençale. Il en est de même de l'*Adroite princesse*, dont nous vous parlerons le numéro prochain.

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

Revue Littéraire.

Botanique des demoiselles, dédiée à l'Institution royale de Saint-Denis, par M. Boitard. A la librairie classique de M^{lle} Émilie Desrez, 37, rue Fontaine Molière.

Quand le souffle impétueux des vents d'automne enlève les dernières feuilles des arbres, je viens vous parler de botanique. Pourquoi non ? Les longues veillées de l'hiver ne sont-elles pas le véritable temps de l'étude ? Et n'est-ce pas le moment d'apprendre, afin de pouvoir, le printemps prochain, joindre la pratique à la théorie de cette science ?

Je n'ai pas la prétention d'énumérer ici les avantages qu'elle vous offre. Nous ne sommes plus au temps où les châtelaines composaient des baumes pour fermer les blessures des paladins, des breuvages pour rendre la santé aux seigneurs et aux serfs ; c'est à peine si, de nos jours, la botanique peut vous apprendre quelques remèdes que les paysans connaissent avant vous. Mais combien de contre-sens elle épargne dans le dessin, la peinture, la broderie, la tapisserie, les fleurs artificielles ! Que de comparaisons elle prête à la littérature ! Que de charmes et d'attraits elle peut donner à la conversation ! Quels innocents goûts elle jette dans l'âme, qu'elle conduit à l'admiration des œuvres de Dieu ! Et puis, comme le dit l'auteur « la botanique » est presque, chez les femmes, la seule « science qui ne donne pas prise au ridicule. »

Le livre de M. Boitard est bref, concis, et partant toujours clair.

« La science y est tout entière, pour que chacun puisse y prendre ce qui lui convient. »

Une méthode simple en expose sans prétention toutes les parties, et le sujet cependant est, par lui-même, si heureux que de gracieux détails s'y trouvent à chaque page.

La première leçon explique qu'une plante est un être organisé, vivant, dépourvu de sentiment et de mouvement volontaire; quelquefois, cependant, sensible au contact d'un corps étranger, au point d'acquiescer, comme la sensitive, la faculté de se mouvoir.

Un rapprochement savant et néanmoins fort clair, entre les animaux et les végétaux, prouve avec évidence que la vie des uns ne diffère pas de celle des autres autant qu'on serait porté à le croire.

Et maintenant que vous savez que la plante a sa vie végétale, vous la verrez naître avec le *germe*; grandir par la *tige*; s'accroître par les *branches*, les *rameaux*, les *feuilles*; devenir jeune fille avec la *fleur*, mère avec le *fruit*.

Mais ces premières connaissances vous font désirer d'en acquiescer de plus étendues. Soyez satisfaites; les leçons suivantes reprennent les détails que vous verrez passer devant vos yeux.

Ce sont les *tiges*, avec leurs *épines* que vous avez maudites plus d'une fois en voulant placer une rose dans vos cheveux; cependant, ces épines empêchent la charmante fleur d'être, comme le dahlia, dévorée par les avides colimaçons. Ce sont les tiges avec leurs *vrilles*, qui aident le lierre à suspendre aux vieilles tours ses longues draperies de feuilles, et permet à la vigne d'enlacer aux ormes séculaires ses bras aux grappes fécondes.

Maintenant, après les *bourgeons*, les *fleurs*, leçon charmante, dans laquelle M. Boitard, malgré sa gravité professorale, ne peut s'empêcher de faire entrer l'*Hérloge de Flore*, par le fameux Linnée, et le *Calendrier de Flore*, de M. Delamarck, que nous vous donnons ici.

CALENDRIER DE FLORE.

Janvier voit fleurir l'ellébore noir.

Février, — le daphné mézéréon, le galanth perce-neige.

Mars, — l'hépathique trilobée, la solda-

nelle des Alpes, la ficaire renoncule, le safran printanier.

Avril, — la tulipe odorante, la saxifrage granulée, la cardamine des prés, la jacinthe d'Orient.

Mai, — le lilas, le muguet, la spirée filipendule, la pivoine officinale.

Juin, — le pavot coquelicot, la dauphinelle consoude, la centaurée bleuet.

Juillet, — la salicaire, le houblon, la chironie, petite centaurée, l'hyssope officinale.

Août, — la parnassie des marais, la balsamine des jardins, l'euphrase jaune, la scabieuse tronquée.

Septembre, — le cyclame d'Europe, l'amaryllis jaune, le colchique d'automne, le safran cultivé.

Octobre, — l'aster à grandes feuilles, le soleil tubéreux, l'anthémis à grandes fleurs, le millepertuis de la Chine.

Novembre, — la ximénésie encélioïde.

Décembre, — le fragon piquant, la lopézie à grappes.

En choisissant dans chaque mois une de ces fleurs, celles de vous, mesdemoiselles, qui habitent la campagne, pourraient ainsi se former un calendrier de Flore.

Enfin, les *fruits*, les *algues*, les *champignons*, les *lichens*, les *mousses*, les *fougères*, avec leur classification, terminent le volume.

Mais n'allez pas croire que ces détails, si nombreux qu'ils soient, présentent des difficultés: la mémoire des yeux vient aider à celle de l'intelligence. Cinquante-quatre planches éclairent en quelque sorte le volume et contiennent onze cents dessins; de sorte qu'il n'est pas une espèce de fleur, de tige, de racine qui ne soit représentée. Et, pour vous offrir des sujets d'analyse, quinze fleurs complètes sont lithographiées à la fin de l'atlas, et offrent des échantillons variés qui, bien observés dans leurs détails, habituent à l'étude de l'ensemble des fleurs.

A. D. L. P.

Littérature Etrangère.

LA STELLA DI VENERE.

MELODIA.

Splendi, splendi in tuo cammino,

Vaga stella della sera,

Vaga stella del mattino!

Dalla tua candida sfera

Manda il raggio che consola

L'uom che piange, l'uom che spera,

A te sacra una parola

Il cantor di molle rima,

E' la rude bosca juola.

Ed il vento che dapprima

Carezzò vergine rosa,

Poi nell' alto si sublima,

Va per l'aere senza posa,

A squarciar fra cento e cento

Quella nube, ond' eri ascosa.

China l'ala indi quel vento,

E al tuo rorido splendore

Si rallegra il firmamento.

Splendi, ó stella dell' amore,

Cara a noi nella speranza,

A noi cara nel dolore.

Il pensiero che ne avanza,

Questo palpito infinito,

Che nell' alma è fatto usanza;

Questo core ch' io t'addito

Agitato da fortuna,

Questo vivere smarrito,—

Te richiama su la bruna

Taciturna onda marina,

Te richiama alla laguna.

E se rompe la mattina

Te ricerca dove imbianca

La romantica collina.

Salve, o stella! —Si rinfranca

Il bel lume di tua sfera

Per vigor che mai non manca.

Su chi piange, e su chi spera

Manda il raggio porporino,—

Invocata nella sera,

Invocata del mattino.

RICARDO MICHELI.

L'ÉTOILE DE VÉNUS.

MÉLODIE.

Resplendis, resplendis dans ta marche radieuse,

Avance, étoile du soir,

Avance, étoile du matin!

Envoie de ta blanche sphère

A l'homme qui pleure,

A l'homme qui espère,

Un rayon consolateur.

A toi vont les divins accents

Du chantre des tendres rimes

Et des refrains joyeux.

La brise, qui d'abord caressa la rose virginale,

Puis s'éleva rapide vers les régions sublimes,

Parcourant l'espace, va déchirer,

A travers cent et cent nuages,

Le nuage où tu étais cachée.

Ainsi que la brise, abaissé

Vers nous tes ailes humides,

Et le firmament se réjouira de ton doux éclat.

Resplendis, ó étoile de l'amour,

Toi qui nous es chère dans l'espérance,

Toi qui nous es chère dans la douleur.

La rêverie qui naît à ton aspect,

Ce trouble infini de l'âme,

Ce cœur que je te découvre

Agité par le sort,

Cette existence troublée,—

T'appellent sur les flots

Sombres et silencieux des mers,

T'appellent sur la lagune.

Ils te recherchent encore au matin

Quand la colline romantique blanchit.

— Que la belle lumière

De ta sphère se fortifie

D'une vigueur qui ne faiblisse jamais!

Darde le rayon pourpre

Sur l'homme qui pleure,

Sur l'homme qui espère.

— Salut, ó étoile invoquée le soir,

Invoquée le matin!

M^{me} ELISA VAN-TENAC.

Éducation.

Madame de Miramion.

I.

Le frère Clément, nouvellement sorti de la captivité où l'avait retenu le dey d'Alger, devait prêcher à Paris, dans la petite église des Frères de la Merci; plusieurs jeunes gentilshommes venus pour entendre le sermon, charmaient le temps de l'attente par des récits fort peu en harmonie avec la sainte té du lieu. Le plus apparent de la troupe, celui qui tenait le dé de la conversation, était vêtu avec une extrême recherche: ses dentelles et ses bijoux n'auraient point déparé le trousseau d'une reine; les plumes de son chapeau avaient l'embonpoint demandé par les précieuses; une grande profusion de rubans et des canons d'une ampleur convenable achevaient la perfection d'une parure plus remarquable encore par ce bon goût et pressentiment de la mode à venir sans lesquels il n'y a pas de véritable élégance, que par la richesse. « Silence! Gaston, » dit le cavalier à un jeune homme qui parlait haut et riait, à gorge déployée, de ses propres discours. « Silence! voici mon adorable veuve.

— Oui, adorable en effet, mon frère, adorable par ses traits, adorable par les millions de son coquin de père, augmentés et non corrigés par ceux de son benêt d'époux, » répondit l'étourdi.

La femme dont on parlait ainsi descendait d'un pesant et modeste équipage sans armoiries, suivie d'un vieux serviteur et d'une demoiselle; elle passa rapidement sous le porche. A peine âgée de dix-huit ans, madame Beauharnais de Miramion portait un deuil de veuve, à sa seconde

année: sa robe d'étoffe grise et sa coiffe noire étaient d'une grande simplicité. Quoique belle à être remarquée, alors même qu'elle eût été pauvre; et riche à faire des conquêtes, alors même qu'elle eût été laide, madame de Miramion semblait espérer, en pressant sa marche, passer inaperçue pour entrer dans l'église. Elle fut obligée de ralentir le pas afin de prendre de l'eau bénite que le brillant gentilhomme lui présenta avec le plus profond respect. Cette action si simple amena sur les joues de la jeune veuve une rougeur qui n'était pas encore entièrement dissipée lorsqu'elle arriva à la place qui lui était réservée contre le second pilier, presque derrière la chaire.

Madame de Miramion était fille de monsieur Bonneaux, fermier des aides et gabelles, où il avait acquis une immense fortune, contre laquelle régnait une irritation que ne pouvait désarmer les mœurs simples et religieuses de cette famille. Monsieur Bonneaux avait perdu la meilleure et la plus sainte des femmes, que sa fille était encore enfant. Marie, restée aux soins de son père, fut mariée à quinze ans au fils du président Beauharnais, seigneur de Miramion, dont les richesses égalaient presque celles de la jeune mariée. Cette union fut très-heureuse; mais on eût dit que la mort poursuivait les Bonneaux dans leur bonheur et dans leurs affections. Après six mois de mariage, monsieur Beauharnais fut enlevé par une maladie aiguë. Le désespoir de sa veuve fut aussi violent que peut l'être celui d'une chrétienne et d'une mère; madame de Miramion était enceinte de cinq mois. Après la mort de son mari, Dieu lui envoya pour ange consolateur une petite fille, frêle, délicate, un de ces enfants destinés à devoir deux fois l'existence à leur mère.

Au printemps de sa vie, maîtresse d'une fortune quasi royale, Marie fut courtisée par des financiers, des hommes de robe

et même des grands seigneurs. Les propositions de mariage affluaient de toutes parts vers sa famille. Son père, son frère, ses tantes, étaient circonvenus par des personnages puissants, agissant dans l'intérêt de leurs parents ou de leurs amis. Le cardinal Mazarin ne dédaigna pas de s'intéresser à l'établissement de la jeune veuve, et il n'était pas le seul membre du haut clergé qui songeât à faire tomber cette riche proie entre des mains amies; mais madame de Miramion, inconsolable jusqu'à ce moment, avait repoussé toutes les sollicitations, et paraissait décidée à se vouer au célibat.

Le mardi de la Passion, jour où commence mon récit, le sermon de frère Clément roula sur la fragilité de nos résolutions. « Les faibles humains que la loi du Seigneur cesse de soutenir, dit-il, vacillent et trébuchent à chaque pas dans le sentier de la vertu, et leurs meilleures intentions s'évanouissent au souffle des passions. » Les paroles véhémentes du prédicateur troublèrent madame de Miramion. Deux fois elle porta son mouchoir à ses yeux, et, avant la fin du sermon, elle avait abaissé sa coiffe sur son front pour en cacher la rougeur.

Au moment où, le sermon fini, frère Clément descendait de la chaire, le vieux domestique de madame de Miramion s'approcha respectueusement du prédicateur et lui remit les tablettes de sa maîtresse. Le moine lut ce qu'elle y avait écrit à la hâte, et répondit au domestique par un signe d'assentiment. Au même moment, le cavalier qui avait donné de l'eau bénite à la jeune veuve vint complimenter frère Clément sur son éloquence, et tous deux s'éloignèrent en parlant à voix basse.

Marie avait quitté sa chaise. Agenouillée dans un coin obscur, elle priait avec ferveur. Quand l'église fut entièrement déserte, un sacristain vint l'avertir que le frère Clément l'attendait au confessionnal, où elle l'avait fait mander.

« Mon père, dit Marie à son confesseur, ce gentilhomme était encore ici; Dieu n'a pas en pitié de mes larmes; la vue de ce seigneur me trouble aujourd'hui plus que les jours précédents. Malgré moi son souvenir m'obsède; mon repentir est plein d'émotions étranges et charmantes; en dépit de mes efforts, elles chassent de mon cœur l'image de l'ami que j'ai perdu. Mon père, il faut que je me consacre au service de notre divin Sauveur; là seulement je trouverai le repos.

— Avez-vous bien réfléchi, ma fille, à cette vocation qui vous éloigne du monde? Elle afflige votre famille.

— Elle consolera les chères âmes qui du haut du ciel veillent sur moi. Ma mère et mon époux m'exhortent à donner à Dieu un amour qui n'a plus sur la terre qu'un faible enfant pour objet. Le monde est plein de dangers... la fidélité y est bien difficile! » Le père Clément regarda d'un air de doute madame de Miramion, qui ajouta avec vivacité : « Tel était du moins votre avis, mon père, la première fois que je me suis présentée devant votre saint tribunal.

— Si Dieu était votre époux, ma chère fille, je concevrais votre trouble; mais gardez-vous de confondre la fidélité que vous gardez à la mémoire d'un homme, misérable pécheur, avec la fidélité qui attache les vierges saintes aux autels.

— Quoi, mon père! vous croyez que je puis donner à un autre la foi que j'ai promise à mon mari? Il est mort plein de confiance en ma tendresse, et je le tromperais avant même que sa dépouille mortelle soit réduite en poussière; les sentiments de mon cœur seraient plus fragiles que la proie livrée aux vers du sépulcre! Non, non; ma conscience excite ma volonté contre ma faiblesse; aidez-moi à la surmonter, mon père, sauvez-moi de cette honte!

— Vos terreurs sont un blâme jeté sur

la conduite de votre père, puisque vous voyant veuve à dix-huit ans, il songe à vous remarier. Est-il vrai que vous aimiez ce cavalier qui vous suit depuis quelque temps ?

— Je confesse que je ne le vois pas avec indifférence, et c'est là ce qui cause ma douleur et mon effroi.

— Rassurez-vous, ma fille, ce n'est point un aventurier, ainsi que nous l'avions craint d'abord ; c'est un noble seigneur, Roger de Rabutin, comte de Bussy, l'ami, le compagnon d'armes du prince de Condé. Il est libre depuis deux ans, par la mort de sa femme, et je sais qu'il n'a pas de plus ardent désir que de vous offrir sa main.

— Il nous fait beaucoup d'honneur assurément ; mais jamais mon père ne consentira à ce mariage.

— D'où vient ?

— Le haut rang du comte de Bussy, ses mœurs, ses prodigalités, sont autant d'obstacles invincibles.

— Cependant, ma fille, si vous l'aimez, le mariage peut seul légitimer cette affection et tirer votre âme du borbier où elle se plonge.

— Je combattrai un fol amour ; le chrétien ne doit-il pas lutter sans cesse ?

— Oui, mais l'athlète présomptueux est vaincu. Prenez garde à ce que vous allez faire. Vous êtes timide, vos parents ont tout pouvoir sur vous ; vous accepterez M. Caumartin, avec qui votre père s'est déjà engagé, et vous attirerez ainsi sur les vôtres le courroux d'une puissante famille. Le comte de Bussy n'est pas ce que vous pensez ; je viens de lui parler ; c'est un homme religieux, qui estime notre ordre, il se montre très-zélé pour le rachat des captifs, et s'il faut qu'il ait donné quelques sujets de scandale en sa vie, qui vous dit que Dieu ne vous a pas choisie pour le ramener à lui ?

— Chacun sert le Seigneur ici bas selon ses forces et sa vocation ; je ne me sens

point portée vers des entreprises de ce genre. »

Un assez long silence suivit cette réponse. Madame de Miramion le rompit pour demander humblement à son confesseur s'il n'avait rien à lui ordonner. « Non, répliqua le frère Clément ; nous nous reverrons après-demain. »

Au moment où madame de Miramion sortait du confessionnal, un homme qui s'était tenu caché à peu de distance, s'éloignait à pas de loup et se glissait de pilier en pilier jusqu'à une porte latérale, où l'attendait un autre cavalier tenant un cheval. « Eh bien, dit le jeune homme en jetant la bride au comte de Bussy, aurons-nous la veuve ?

— Frère Clément, dont je me défiais, malgré l'onctueuse éloquence que j'ai dépensée pour le convaincre, a fait merveilles ; mais la veuve résiste à son confesseur et à l'amour.

— Ces deux maîtres des femmes ! A qui donc obéira-t-elle ? repartit Gaston de Rabutin.

— A mon étoile ! » répondit le comte. Et tous deux s'éloignèrent au grand trot de leurs chevaux.

II.

Madame de Miramion ne s'étant pas trouvée au rendez-vous assigné par le père Clément, et toutes les tentatives du comte pour la voir et lui écrire ayant été infructueuses, le frère Clément se rendit le Jeudi-Saint chez M. Bonneaux, accompagné d'un monsieur Dubocage, ami des Rabutin, et voisin de campagne de la mère de feu monsieur Beauharnais. Ils allaient au nom du comte de Bussy Rabutin, mestre de camp de cavalerie, demander au fermier de la gabelle, la main de sa fille.

Le comte de Bussy habitait au Temple, chez son oncle, grand-prieur de l'ordre de Malte. Le grand-prieur de Rabutin

était connu de toute la cour, par ses propos de soldat et ses habitudes de forban, malgré ce caractère peu conforme aux traditions de l'ordre religieux auquel il appartenait, et qui l'avaient fait surnommer *le Templier*. François de Rabutin avait consacré la plus grande partie de cette journée à des pratiques de dévotion commandées par sa position. Le soir, retiré dans son cabinet avec son jeune neveu Gaston, il attendait impatiemment le comte de Bussy et M. Dubocage, qui devaient lui apprendre le résultat de la démarche faite auprès de M. Bonneaux. Le grand-prieur avait d'abord résisté à la mésalliance; mais une dot digne d'une princesse avait vaincu ses scrupules, et maintenant il la désirait avec toute l'ardeur de son caractère; rien qu'à voir l'air insultant et railleur du comte de Bussy et la mine piteuse de M. Dubocage, le grand-prieur s'écria dès qu'ils entrèrent : « Refusé! »

Dubocage s'inclina jusqu'à terre en signe d'assentiment. Le comte reprit : « Oui, refusé! Je suis l'antéchrist pour cette famille; madame de Miramion a changé de confesseur, parce que le père Clément a refusé de l'exorciser de l'amour qu'elle a pour votre neveu; les tantes entourent leur nièce des reliques de tous les saints qui ont résisté à la tentation, et espèrent ainsi conjurer un démon suborneur tel que moi; le frère, sorti tout frais de sa savonnette à vilain, me menace de sa petite épée encore vierge. Le père, car ils s'en mêlent tous, me reproche d'avoir fait pour deux cent mille écus de tort à sa compagnie, en autorisant mon régiment à vendre du sel aux bourgeois pendant que nous étions en garnison à Moulins; le roi m'a rendu justice sur ce fait, mais point M. Bonneaux, à ce qu'il paraît; il appelle cela poliment : « une infâme exaction, » et, pour couronner l'œuvre, il prétend avoir donné sa parole au conseiller Caumartin, dans le cas où sa fille se remarierait... enfin ils en feront tant que je serai obligé d'enlever la belle. »

— Ce serait le meilleur parti à prendre, dit Gaston.

— Au fait, reprit le grand-prieur, qui avait eu peine à se contenir pendant le discours de son neveu, devons-nous souffrir que ces petites gens se moquent de nous? Comment! un Rabutin daignera mettre sur ses terres nobles un fumier comme l'argent d'un sieur Bonneaux, et on lui dira qu'il n'a pas les mains assez nettes pour le prendre!

— Enlevons! enlevons! mon bon oncle, s'écria de Bussy, enchanté de cette approbation. Une fois derrière les bonnes murailles du Temple et en présence du prêtre prêt à nous donner le sacrement du mariage, la douce Marie bénira son sort; son cœur, effarouché par les propos de son absurde famille, ne demande qu'à se rendre à mon amour. Enlevons! Voilà M. Dubocage qui vous dira que madame de Miramion est à Meudon, chez la présidente, sa belle-mère; demain elles iront en pèlerinage au Calvaire; l'occasion est excellente, ne la laissons pas échapper : dans quelques heures, tout sera prêt. »

Gaston de Rabutin applaudit au projet de son frère avec tout l'emporement et l'imprévoyance de la jeunesse. Le grand-prieur, malgré son âge, n'était ni plus prudent ni plus scrupuleux que ses neveux; cependant, dans la crainte d'irriter la régente et le cardinal de Mazarin, il refusa de recevoir madame de Miramion au Temple; mais il mit à la disposition de son neveu un prieuré de l'ordre de Malte, situé à Launay, près de Sens, et promit d'aller l'y attendre en la compagnie de chevaliers jeunes et déterminés.

De Bussy pouvait compter, de son côté, sur un certain nombre d'officiers servant sous ses ordres; c'étaient des gentilhommes attachés à sa maison, et qui le suivraient aveuglement dans tout ce qu'il voudrait leur faire entreprendre.

Les liens féodaux avaient encore assez de force pour que la noblesse de province mit

son honneur à servir de son épée les grands seigneurs auxquels elle était alliée, ou qui se chargeaient de la fortune de ses enfants. Les nobles de cour agissaient de même envers les princes du sang, et ces engagements, étrangers au service du roi et à l'intérêt du pays, éternisaient les troubles. Le prieuré de Launay était muni d'un bon château capable de résister à un coup de main. D'ailleurs, le comte de Bussy ne pensait pas à livrer bataille ni à soutenir un siège pour madame de Miramion : son but, en la conduisant à Launay, était de se procurer le temps et la sécurité nécessaires à la bénédiction nuptiale, afin d'opposer ensuite aux réclamations de la famille l'autorité d'un fait accompli. Son caractère hautain et présomptueux ne lui permettait pas de douter que Marie, au fond du cœur, ne lui sût gré de l'élever, malgré elle, à l'honneur de porter son nom.

III.

Le Vendredi-Saint, au point du jour, les deux dames de Beauharnais montèrent en voiture pour aller de Meudon au Calvaire; elles devaient mettre pied à terre au bas de la montagne, et parcourir, pieds nus, un cierge à la main, les diverses stations jusqu'à l'église, où seraient chantés les Ténèbres. Un grand nombre d'indulgences plénières était attaché à ce pieux pèlerinage.

La présidente et sa belle-fille occupaient le fond d'un de ces lourds équipages à peine élevés de quelques pieds au-dessus du sol, et fermé, en guise de glaces, par des rideaux de cuir, dont la bourgeoisie se servait encore alors. Sur la banquette de devant, était une jeune fille, sœur de lait de madame de Miramion. Blaise, le vieux et fidèle serviteur des Beauharnais, surveillait du haut du siège deux paysans de seize à dix-sept ans qui, métamorphosés en postillons, pour la circonstance, condui-

saient quatre chevaux de paisible encolure.

Ces dames n'avaient pas d'autre suite. Voyageant en plein jour, dans un pays sauvage alors, mais point désert, et dont tous les habitants les connaissaient par leurs bienfaits, elles auraient regardé une escorte de valets comme un faste inutile.

Cette sécurité se changea en terreur, lorsqu'à l'angle d'une longue ruelle, fermée par le mur du parc de Saint-Cloud et celui d'une propriété particulière, leurs chevaux furent tout à coup arrêtés par des hommes armés et masqués. Deux renversèrent les postillons, et prirent leur place; d'autres s'avancèrent aux portières, et se mirent en devoir de fermer les rideaux, de sorte que, du dedans de la voiture, on ne pût voir ni être vu. Les deux dames et Suzette, la suivante, voulurent en vain s'y opposer; on les repoussa brutalement, les menaçant des dernières violences, si elles ne cessaient leur résistance. Dans cette lutte, qu'elle croyait d'abord soutenir contre des brigands, madame de Miramion reconnut le comte de Bussy. Cette découverte lui causa une émotion extrême; se jetant dans les bras de sa belle-mère, elle s'écria : « Que Dieu me protège! je suis au pouvoir d'un homme qui est mon plus grand ennemi! »

Ce moment de faiblesse fut de courte durée, et dans tout le reste de ce jour mémorable, madame de Miramion montra autant de sang-froid que d'énergie.

Blaise avait été plus heureux que ses maîtresses dans sa lutte contre les agresseurs qui voulaient l'arracher de son siège. Voyant qu'il faudrait tuer ce vieillard pour lui faire abandonner la voiture, le chef des ravisseurs donna l'ordre de partir. Les postillons obéissant lancèrent les chevaux dans la direction du pont de Saint-Cloud.

Madame de Beauharnais, éperdue de terreur, appelait à son aide Dieu et les saints; Marie, devenue calme, mais résolue à sortir à tout prix des mains du comte de Bussy, cherchait comment elle pourrait se

débarrasser des rideaux qui fermaient la voiture : voir et être vue, c'était déjà presque la liberté. Ayant senti un petit cou-teau dans son aumônière, elle s'en servit pour couper doucement les courroies qui attachaient les rideaux à la caisse. Elle réussit si bien dans ce travail, qu'au moment où la voiture entra sur le pont, un de ces rideaux s'enleva et fut emporté par le vent dans la rivière. Madame de Miramion, sortant alors à mi-corps du carrosse, appela au secours avec une énergie désespérée; Suzette et la présidente joignirent leurs cris aux siens... mais les environs de Paris n'étaient pas, en 1648, ce qu'ils sont aujourd'hui : les deux rives de la Seine offraient des campagnes agrestes et solitaires, où l'on apercevait de loin des huttes de pêcheurs. L'un d'eux, attiré par le bruit, quitta ses filets. Madame de Miramion l'appela par son nom ; il la reconnut, et souleva pour la saluer son bonnet de laine... ce fut tout !... cependant Marie était sa bienfaitrice. Des femmes et des enfants se montrèrent aussi de l'autre côté de la Seine, et s'enfuirent au premier signe des hommes armés qui entouraient la voiture.

Une chaise de poste attelée de six chevaux, et gardée par plusieurs valets armés, attendait dans un endroit écarté du bois de Boulogne. Là se passa une scène des plus violentes. Madame de Miramion, voyant qu'on voulait lui faire quitter sa voiture pour monter seule dans la chaise, se cramponna à la doublure de son carrosse, bien décidée à ne point s'en laisser arracher vivante; en même temps madame Beauharnais et Suzette, animées par son exemple, s'attachèrent à elle pour la retenir. La défense de ces trois femmes devenait embarrassante : Suzette était une paysanne de dix-huit ans, grande et forte, qu'on ne pouvait espérer réduire qu'en la maltraitant. De son côté, le vieux Blaise faisait mieux que dire; il prouvait par sa contenance qu'il ne quitterait sa maîtresse qu'avec la vie.

Gaston de Rabutin crut mettre fin à cette lutte en tirant son épée contre madame de Miramion, pensant que la vue d'un fer suffirait pour faire cesser sa résistance. Il se trompait; la courageuse jeune femme s'élança sur cette arme, et, la saisissant par la lame, chercha à s'en emparer, soit pour la tourner contre elle-même, soit pour s'en faire une défense. Dans le débat qui s'engagea entre elle et le jeune Rabutin, elle eut les mains blessées, et son sang coula en abondance.

Le comte, qui s'était écarté un instant pour donner ses dernières instructions à ses gens, revint sur ses pas : la vue du sang de la femme qu'il aimait le troubla profondément; il gourmanda son frère, que les autres gentilshommes blâmèrent aussi.

Madame de Miramion vit leur hésitation, et crut les décider à abandonner une entreprise aussi criminelle, en leur rappelant les dangers auxquels ils s'exposaient; car sa famille, avertie par les postillons laissés à Saint-Cloud, allait les faire poursuivre.

Cette menace eut un effet contraire à celui qu'elle en attendait; Bussy y vit la ruse d'une femme adroite qui, tout en mettant son honneur à couvert par une belle défense, lui rappelait cependant qu'il ne fallait pas perdre de temps, s'il voulait réussir à la posséder.

Pour en finir plus vite, les chevaux furent attelés au coche, malgré les inconvénients de cette voiture lourde, basse et ouverte, depuis qu'elle avait perdu ses rideaux. De Bussy se décida aussi à enlever la douairière de Beauharnais, ainsi que Suzette et Blaise, puisqu'on ne pouvait se défaire d'eux sans répandre encore du sang. Croyant plus que jamais Marie sa complice, il comptait que le reste du voyage se passerait sans nouveaux débats... Il se trompait.

L'itinéraire avait été tracé à travers la plaine Saint-Denis et la forêt de Bondi, afin d'éviter la traversée de Paris. Chaque fois que madame de Miramion apercevait une habitation, elle redoublait ses cris et

implorait du secours. Les curieux accouraient à sa voix ; mais deux cavaliers, qui précédaient la voiture, le pistolet au poing, faisaient fuir les plus timides ; à ceux qui ne se rendaient pas à cet argument du pistolet, les gens de l'escorte répondaient sans s'arrêter qu'ils conduisaient une folle, que sa famille faisait enfermer pour son bien ; version que les cris de madame de Miramion, son air égaré, ses vêtements couverts de sang, justifiaient en partie. Voyant qu'elle ne pouvait attendre d'aide que d'elle-même, la jeune veuve cessa d'appeler au secours ; mais elle résolut dans son cœur de tenter une évasion, au péril même de sa vie. L'équipage étant engagé dans un étroit sentier de la forêt de Bondi, les cavaliers qui se tenaient aux portières furent obligés de marcher en avant ou en arrière : l'occasion était unique, elle demandait à être saisie promptement... madame de Miramion ne balança pas... elle s'élança hors du carrosse : son espoir était, si elle ne se tuait pas du coup, de se cacher dans l'épaisseur du bois, de manière à dérouter ses ravisseurs. Mais l'impulsion donnée à la voiture par le galop de six chevaux vigoureux l'empêcha de reprendre l'équilibre ; elle tomba dans le taillis ; et s'étant blessée à la jambe sur le tronc d'un jeune arbre cassé près de terre, il lui fut impossible de courir. On la releva presque évanouie, la figure et la main cruellement maltraitées par les épines. Ce fut en cet état qu'elle fut replacée dans la voiture. Gaston de Rabutin, exaspéré par tant de contre-temps, profita d'un instant où la présidente, préoccupée du danger couru par sa belle-fille, ne se tenait pas sur ses gardes, pour l'arracher brutalement de la voiture, l'accusant de pousser Marie à cette résistance désespérée par des conseils intéressés. Sans égard pour l'âge et la qualité de cette femme respectable, on l'abandonna seule, à pied, dans l'un des endroits les plus écartés d'une forêt redoutée alors par les plus intrépides voyageurs.

La pauvre Marie, épuisée par la fatigue, les émotions et la perte de son sang, se regardant comme une proie entre les mains d'hommes implacables, ne songea plus qu'à se préparer à la mort, par la prière, résolue qu'elle était en son âme de renoncer à la vie plutôt que de rien accorder à de telles violences. Par moments elle croyait s'être trompée, et que le comte de Bussy n'était pour rien dans cet enlèvement ; puis, revenant à sa conviction, et le reconnaissant de mieux en mieux à travers son masque, elle sentait s'affermir en son cœur la résolution de tout endurer plutôt que de donner un tel père à sa fille et d'accepter un tel maître pour elle-même.

Pendant que Marie résignée cessait de lutter contre ses bourreaux, un parti se formait en sa faveur parmi son escorte. Il était évident, pour les gentilshommes qui avaient prêté leur secours au comte, que madame de Miramion n'était point consentante à cet enlèvement. L'un d'eux, le chevalier de Virieux, s'approcha du comte, et le supplia, au nom de tous, de rendre la liberté à madame de Miramion. De Bussy n'avait rien à opposer aux sages discours du chevalier ; mais son indomptable orgueil ne pouvait souffrir d'être contraint, même à un acte de justice. Loin de céder, il déclara qu'il défendrait sa proie à outrance si on cherchait à la lui enlever. Il était homme à le faire sans s'inquiéter du nombre de ses adversaires ni des suites du combat. Cependant, il promit de renoncer à ses projets sur Marie si, après l'avoir entretenue, elle persistait dans les sentiments qu'elle témoignait depuis qu'il l'avait en son pouvoir.

La dernière tentative de la jeune veuve, tentative qui avait failli lui coûter la vie, avait ôté au comte l'idée qu'elle jouait la comédie ; mais il ne voyait dans la conduite de cette courageuse jeune femme que l'effet de la pudeur effarouchée d'une bourgeoise aux mains d'un suborneur, et s'obstinait à croire que toute cette colère

tomberait à la vue de la couronne de comtesse qu'il s'apprêtait à poser sur sa tête.

Le grand-prieur s'était rendu de son côté au prieuré de Launay, accompagné de plusieurs chevaliers de Malte. Cette jeune femme turbulente s'était fait un jeu de marier la veuve de Beauharnais de Miramion, l'accordée du conseiller Caumartin, à la barbe de la gabelle et du parlement : les récits de M. de Virieux, la vue de madame de Miramion, changèrent les dispositions des chevaliers. Plusieurs furent révoltés de procédés aussi cruels employés pour contraindre une femme. Toute affaiblie qu'était madame de Miramion par les luttes précédentes, elle essaya de résister quand on voulut lui faire quitter sa voiture pour entrer dans une salle basse. A ses cris, M. de Virieux accourut avec un grand nombre de chevaliers de Malte, qui entourèrent le coche, l'épée à la main, jurant sur leur honneur que rien ne se ferait plus contre la volonté de madame de Miramion. Cette conduite déconcerta le comte. Les Rabutins n'étaient que trois contre tous. Si on les jugeait au lieu de leur obéir, la position devenait critique. De Bussy pouvait être perdu de fortune et d'honneur, par les suites de cette aventure ; il n'avait d'espoir que dans l'amour qu'il savait exister pour lui au fond du cœur de madame de Miramion... mais comment réveiller cet amour, si elle s'obstinait à partir sans qu'il ait pu l'entretenir un instant en particulier ?

Il céda donc en apparence, laissant à M. de Virieux à obtenir de Marie qu'elle consentît à prendre au prieuré la nourriture et le repos dont elle devait avoir si grand besoin... sa liberté était à ce prix.

Madame de Miramion, entourée d'hommes de condition, non plus masqués, mais le visage découvert, la croix de Malte brillant sur la poitrine, et lui parlant avec la contenance la plus respectueuse, reprit un peu de confiance dans sa destinée ; à bout de

ses forces, sinon de son courage, elle consentit à se laisser conduire dans le château. Soutenue par M. de Virieux, suivie de Suzette et du fidèle Blaise, elle passa en chancelant sous le porche ; une seule porte s'ouvrit devant elle ; c'était celle d'une chapelle ; au fond, on voyait un autel préparé pour le service divin, un prêtre se trouvait sur les marches : en avant étaient deux prie-Dieu, disposés comme c'est la coutume quand on va célébrer un mariage. De chaque côté du prie-Dieu : le comte de Bussy, son frère, son oncle, et leurs parents. Le grand-prieur voyant madame de Miramion, fit quelques pas vers elle pour prendre sa main, et l'appelant sa nièce bien-aimée, la conduire à l'autel. Marie, se croyant trahie par M. de Virieux, retrouva toute son énergie. S'éloignant du grand-prieur par autant de pas en arrière qu'il en avait fait en avant, elle dit : « Je jure ici devant Dieu et devant son ministre, si toutefois c'en est un véritable, que je suis victime de la plus odieuse machination. Je vous prends tous à témoin, nobles chevaliers, que je proteste contre une violence qui va jusqu'au sacrilège, et quoi qu'on puisse faire et que l'on puisse dire, il n'y a pas de mariage possible entre le comte Bussy de Rabutin et moi ; car jamais je n'y donnerai mon consentement. »

Pendant que madame de Miramion parlait, de Bussy promenait ses regards inquiets sur l'assemblée ; ne rencontrant que des visages tristes ou sévères, il s'empressa de donner le signal de la retraite. Il était temps ! le chevalier de Virieux, indigné qu'on eût abusé de son ignorance des lieux pour le faire entrer dans la chapelle au lieu de la chambre qu'on lui avait montrée comme celle destinée à madame de Miramion, allait demander raison de cette nouvelle fourberie, et la mêlée serait promptement devenue générale.

Madame de Miramion fut conduite dans une chambre voisine ; là, ses forces l'abandonnèrent et elle tomba dans un évanouis-

sement si profond et si prolongé, qu'il fit craindre pour ses jours.

Une stupeur générale régnait dans le château; le comte de Bussy se voyait acculé dans la plus fausse des positions; son oncle était mécontent et commençait à comprendre qu'il jouait un triste rôle; les chevaliers de Malte, qui avaient suivi à Launay le grand-prieur, se consultaient pour savoir par quel moyen, sans manquer à la subordination, ils pouvaient se prononcer contre leur supérieur spirituel et temporel en rendant la liberté à madame de Miramion. Tous se demandaient quelles seraient les suites de cette déplorable affaire, si la jeune veuve venait à mourir dans le château.

Sur ces entrefaites, un messager envoyé de Sens réveilla le zèle des amis du comte de Bussy. Bonneaux de Rubel, ce frère de madame de Miramion, dont il a déjà été question, était à Sens, muni d'un ordre du cardinal Mazarin; il attendait des troupes mandées des environs, et rassemblait la milice pour marcher contre le prieuré. Abandonner les Rabutin dans le danger blessait les idées du temps sur le point d'honneur. Les chevaliers renouvelèrent au grand-prieur leurs offres de services; le pont-levis fut levé, les postes distribués, les vedettes placées sur les tours pour signaler la présence de l'ennemi. Le comte de Bussy triomphait; toutes chances de salut semblaient perdues pour madame de Miramion. Que pourrait la milice de Sens contre de bonnes murailles, défendues par de vaillants guerriers? et après quelques jours passés dans ce château, en sa compagnie, la jeune veuve solliciterait elle-même un mariage qui pourrait seul lui rendre l'honneur... mais vivrait-elle assez pour combler les vœux de son persécuteur? Et qu'allait-on se disputer? une femme jeune et belle, ou un cadavre?

Un barbier, qui était le seul médecin de Launay, avait été appelé auprès de madame de Miramion; il parvint à la tirer de son

évanouissement; mais elle était si faible qu'il ne pouvait dire qu'elle fût vraiment revenue à la vie; elle succombait à l' inanition. Après cinq semaines de carême, c'est-à-dire d'abstinence, elle s'était imposé ces derniers jours un jeûne sévère, devant communier à Pâques. Enfin, depuis quinze heures qu'elle était blessée, fatiguée de corps et d'esprit, elle n'avait pris aucune nourriture. Le rustique Esculape avait voulu lui administrer des cordiaux; mais avec cette force de résolution que l'on connaissait bien maintenant, elle les avait repoussés, disant qu'elle pouvait mourir à Launay, si l'on s'obstinait à l'y retenir prisonnière, contre tout droit et justice; mais que pas une goutte d'eau n'entrerait dans son corps avant qu'elle n'eût recouvré la liberté; et pour preuve qu'elle sentait sa fin prochaine, elle s'était confessée au chapelain et s'apprêtait à recevoir les derniers sacrements.

Tant d'obstination renversa le dernier espoir du comte de Bussy. Il se roula à terre, s'arracha les cheveux: il avait la certitude que cette femme l'aimait; il n'avait sur elle que des vues honorables, ainsi que pouvaient l'attester son oncle et ses amis... Voulait-elle donc qu'il s'avouât vaincu, et parût reculer devant un Rubel, aidé des bourgeois de Sens?

« Mais osera-t-il lui, de Bussy Rabutin, commettre un lâche assassinat en retenant cette malheureuse femme? demanda monsieur de Virieux. Quelques heures encore et c'en est fait de madame de Miramion. »

Après une chaude discussion où l'on vit se dessiner en relief les caractères de ces hommes qui préludaient ainsi aux guerres de la fronde, il fut convenu que M. de Virieux irait encore une fois trouver madame de Miramion, et qu'il la supplierait, au nom de tous, de prendre un peu de nourriture, et d'accorder un moment d'entretien au comte de Bussy, qui ne pouvait consentir à la laisser s'éloigner irritée contre lui; s'engageant ensuite

sur l'honneur, que pour prix de sa condescendance, il lui ferait rendre la liberté; à moins cependant que M. de Rubel ne se montrât sous les murs avant qu'elle n'eût rempli ces conditions; le haut rang du comte de Bussy exigeant qu'il parût agir de son plein gré et sans être aucunement forcé.

La veille de ce jour, madame de Miramion aurait tremblé à la pensée d'entretenir, seule, le comte de Bussy; mais tant d'outrages avaient affermi son cœur contre l'amour de cet homme impitoyable. Cependant elle ne se rendit pas aux raisons du chevalier de Virieux; il fallut les larmes de sa fidèle Suzette, aidées des exhortations du chapelain, pour arracher son consentement; encore sa défiance était telle qu'elle repoussa le bouillon et le vin qui semblaient pouvoir contenir des narcotiques ou quelques drogues capables de troubler sa raison. Elle mangea un œuf, que Suzette fit cuire devant elle, but un peu d'eau pure, pria Dieu, se recueillit un instant, et fit appeler le comte de Bussy.

Tout le monde, à l'exception de Suzette, s'était retiré. De Bussy Rabutin se mit à genoux en touchant le seuil de la porte; ainsi prosterné, il s'avança vers sa prisonnière. Marie lui laissa faire quelques pas dans cette posture; une telle forfanterie d'humilité après tant de violence et de tyrannie l'aguerrissait de plus en plus. Enfin, rompant la première le silence, elle lui dit: « Relevez-vous, monsieur; une attitude si humble convient mal à l'oppresseur en présence de sa victime. Cette contre-vérité est presque une insulte de plus.

— Ah! madame, que vous êtes injuste! la violence même de mon procédé n'est-elle pas une preuve de celle de mon amour? et qui fut jamais plus esclave que l'homme bien épris? Daignez seulement commander.

— Et vous pensiez me plaire, monsieur, en vous conduisant comme vous

l'avez fait? Quelles sont donc les femmes que l'on séduit par la violence et l'insulte?

— Hélas! madame, votre famille me repoussait; je vous connais craintive et soumise, j'ai voulu nous servir toutes les deux.

— Tous les deux? monsieur!

— Oui, madame, voilà le seul crime dont je puisse être accusé. Dites que j'ai eu tort de vouloir aider, par mon audace, à votre timidité. Dites que je suis victime d'une inexplicable illusion, que vous m'avez toujours méprisé, haï. Dites que je vous suis odieux. Enfin, dites la vérité; la douleur de vous perdre ne me tuerait pas assez vite; en me frappant de tels coups, vous hâterez mon trépas. »

Bussy Rabutin connaissait la loyauté de madame de Miramion, et il jouissait dans son âme de la confusion où la plongeaient ses discours.

Marie avait senti le feu de la honte lui monter au visage dès les premiers mots du comte; heureusement le phébus dont, par habitude, il orna la fin de son discours, rendit un peu de calme à ce cœur sincère. Aussi incapable de feindre une inflexibilité qui ne lui appartenait pas, que de céder à une passion qu'elle condamnait tout en l'éprouvant, elle surmonta sa confusion et répondit d'une voix faible mais assurée: « J'ignore, monsieur, qui a pu vous instruire d'un secret que je croyais resté entre Dieu et moi; mais puisque je ne puis plus cacher ma faiblesse que par un mensonge, je la confesse. Prenez un siège et écoutez-moi attentivement. »

De Bussy obéit. Toutes les joies de la terre inondaient son cœur. Il se croyait assuré d'une victoire d'autant plus glorieuse qu'elle avait été chaudement disputée.

Madame de Miramion commença en ces termes :

« Tout en naissant, je fus capable d'aimer; mon premier signe de vie fut une

tendresse excessive, elle avait ma mère pour objet. Vous dire ce que j'éprouvai dès l'âge de neuf ans, lorsque je la perdis, m'est impossible. Dieu ne nous a pas donné de paroles pour de telles douleurs; la perte de la vue, celle du mouvement, m'eussent imposé des privations légères en comparaison de celles que m'infligeait cette séparation, que ma mère m'avait dit ne point être éternelle, en me montrant le ciel comme le lieu où nous devions nous réunir. De ce moment, je compris la vraie religion, et je n'eus plus qu'une pensée, celle de contenter notre Père qui est aux cieux, afin qu'il me fasse la grâce que j'attendais de lui.

» De telles secousses, des préoccupations aussi graves, ne convenaient pas à une enfant; ma santé s'en ressentit; je fus plusieurs années faible et languissante. A quinze ans, ma forte constitution reprit le dessus; mon père, qui m'adorait, songea à me marier, espérant par-là achever de me distraire de mes regrets; le ciel ne s'ouvre pas aux enfants rebelles... j'épousai M. Beauharnais, devenu seigneur de Miramion par la mort de son père, le président Beauharnais, sans que l'honneur de cette alliance, la jeunesse et le mérite du mari qu'on me donnait, fussent pour rien dans ma soumission.

» Je n'avais pas seize ans, M. Beauharnais à peine dix-huit; avec une âme aussi pure, une foi aussi vive, il avait l'esprit plus élevé que moi. Jusqu'alors j'avais aimé et servi Dieu dans un sentiment égoïste; il m'apprit à l'aimer, à le servir pour mes frères malheureux plus que pour moi-même. Nos immenses revenus furent consacrés presque en entier au soulagement des nécessiteux qui s'adressaient à nous. Nous avions dit d'abord que nous en userions ainsi la première année, pour remercier Dieu de notre union; nous convinmes presque tout de suite de continuer à agir de même, et nous tracâmes ensemble le plan d'établissements durables.

Vivre ainsi dans une double communauté d'amour chaste et de bonnes œuvres... c'était le paradis sur la terre! Mais, hélas! il y avait sans doute de l'orgueil dans notre bonheur, de la présomption dans nos espérances, car nous fûmes châtiés! Après six mois de mariage, monsieur Beauharnais fut atteint d'une maladie mortelle. Sentant sa fin prochaine, il me fit approcher de son lit. — Chère amie, me dit-il, Dieu veut que vous poursuiviez seule la sainte tâche que nous avions entreprise; vivez pour l'accomplir, vivez pour l'enfant que vous portez dans votre sein; mais vivez surtout pour les pauvres et les affligés!

» Afin que je fusse plus libre de secourir ceux qui souffrent, il voulut que, malgré ma jeunesse, je demeurasse maîtresse de sa fortune et de la mienne; fortunes considérables et qui ne s'élèvent pas à moins d'un million d'écus. Ce testament, cause de tant de convoitise, vous le connaissez, monsieur le comte?

— Ah! madame, s'écria de Bussy en se levant, quel cruel et injuste reproche renferme cette demande!

— Dieu me garde, monsieur, de faire cette injure à votre écusson, de croire que l'argent seul vous excite; je vous crois généreux; mais enfin, vous, vous êtes le chef d'une noble et ancienne lignée peu favorisée de la fortune; la cour et la guerre vous réclament; vous y traînez dès à présent un monde d'officiers, de serviteurs, de valets, et tout le luxe de ces grandes existences, auxquelles des fortunes royales ne suffiraient pas si elles n'étaient arrosées des sueurs et des larmes du peuple. Il faudrait, vous le voyez, changer l'usage de mon bien, manquer aux ordres de M. Beauharnais, à la parole que je lui ai donnée... la mort même ne saurait m'y contraindre.

— Ce que la mort n'obtiendrait pas de vous, vous l'accorderez à une puissance plus douce, et M. Caumartin...

— Je ne me remarierai point, mon-

sieur; recevez-en ici l'assurance, si elle peut vous satisfaire.

— Quoi! madame, vous voulez secourir des malheureux et vous commencez par en accroître le nombre?

— Cessons, les métaphores, monsieur! elles ne servent qu'à me convaincre que votre cœur est aussi libre que votre esprit. Vous m'avez entretenue; à présent je réclame ma liberté, en exécution de votre parole.»

De Bussy Rabutin voulut tenter encore un effort et faire un dernier appel à la tendresse de Marie; mais cette tendresse qu'il avait cru raviver par sa présence, s'éteignait dans le contact d'un esprit rusé et d'un cœur honnête. Marie, qui s'était présentée à cet entretien encore émue et craintive, en sortit fière et implacable. Se levant, malgré sa faiblesse, elle dit au comte: « Ma voiture aussitôt, ou je croirai que tous ces discours n'ont qu'un but: celui de gagner du temps, afin que mon frère arrivant au pied du château, vous ayez un prétexte pour me retenir.

— Cela pourrait être, et cela serait si je n'écoutais que mon amour.

— Quel fruit retireriez-vous de cette nouvelle violence? Vous n'êtes pas mon héritier.

— Ah! madame, je vous croyais plus de générosité. Quoi! c'est vous qui insultez celui que vous assassinez?

— Que je sorte, monsieur, et je ne garderai aucun ressentiment contre vous; mais si je reste encore, il y aura vraiment ici un assassin, et ce sera vous. »

Le comte de Bussy voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur l'énergique volonté de sa captive, sortit à reculons, le corps incliné, le visage baissé jusque sur les plumes de son chapeau qu'il tenait à la main; il ne se fût pas retiré autrement de devant la reine Anne d'Autriche. Mais aussitôt hors la chambre, il mit avec rage son feutre sur sa tête et s'éloigna à grands pas. Ceux qui le rencontrèrent s'écartèrent de

son passage, tant son air furibond leur causait de frayeur. A l'écurie il sella lui-même un cheval, sauta dessus, et s'éloigna au grand galop, sans prendre congé de son oncle, ni dire un mot à qui que ce soit.

La retraite du comte de Bussy laissant le champ libre à M. de Virieux, il se hâta de faire atteler les chevaux à la voiture de madame de Miramion.

Marie sortit du prieuré un peu avant le lever de l'aurore. Suzette et Blaise étaient dans sa voiture, que plusieurs chevaliers de Malte escortaient. En approchant de la ville, on entendit les tambours qui battaient une marche, la troupe allait sortir. Les chevaliers ne se hasardèrent pas à aller plus loin; ils détélèrent les chevaux et reprirent le chemin de Launay, les emmenant avec eux. Précaution superflue dont le but était de ne point laisser de preuves entre les mains de M. de Rubel. Il en avait assez pour suivre la punition des coupables. Madame de Miramion, trouvée sur la route dans son carrosse, immobile, fut ramenée en triomphe à Sens. Rendue à sa famille, elle entreprit d'y répandre cet esprit de paix et de charité chrétienne qui animait son cœur; mais tant de fatigues et d'émotions devaient être fatales à sa santé; la fièvre la prit, et pendant plusieurs jours, elle fut entre la vie et la mort, ce qui donna le temps à la procédure de marcher. L'ennemie la plus acharnée du comte de Bussy était la présidente Beaubarnais, parvenue, non sans peine, à gagner le village de Livry et de là Paris. Ce fut elle qui, la première, émut le parlement au récit du rapt commis sur sa belle-fille, et des insultes qu'elle-même avait eues à souffrir. Cette compagnie, ardente à attaquer la cour, rendit un arrêt fulminant: il y allait pour le comte de Bussy de sa tête et de ses biens. En temps de paix, la régente et le cardinal Mazarin auraient abandonné le comte à son malheureux sort... la guerre civile le sauva

en éclatant, et avant que la paix ne fût faite entre le roi et le parlement, la généreuse Marie obtint de sa famille que ce procès fût à jamais abandonné.

De ce jour la vie de madame de Miramion fut consacrée aux œuvres de charité. Afin de soigner l'éducation de sa fille, elle ne se retira pas entièrement du monde; mais, de même que pendant la vie de M. Beauharnais, elle borna sa dépense au strict nécessaire. Sa toilette se composa, jusqu'à sa mort, d'une robe de soie ou de laine grise, selon la saison, et d'un bonnet blanc, sans ruban ni garniture. Le surplus de ses revenus fut distribué aux pauvres: elle fonda des écoles; institua des sœurs pour soigner les malades. Ces saintes filles, agissant à son exemple, s'attirèrent les bénédictions des malheureux. Longtemps les *Miramionnes* furent vénérées, et le nom de leur fondatrice ne périra jamais.

M^{me} ALIDA DE SAVIGNAC.

LA SEPTIÈME FILLE

D'un Peintre.

Le désir de la gloire n'est autre chose que le sentiment de la vie, qui essaye de repousser la mort; l'instinct d'une grande âme qui pressent l'immortalité.

M^{me} OLYMPE CHODZKO.

Dans Florence, l'artistique Florence, vivait, au commencement du dix-septième siècle, un peintre nommé Giulio Strozzi. Animé d'un vif enthousiasme pour l'art divin auquel il s'était consacré, le jeune Florentin nourrissait la flatteuse espérance que ses travaux immortaliseraient son nom; déjà il le voyait inscrit dans les archives de la renommée, à côté de celui de Michel-Ange et de Raphaël; et cette pensée, faisait battre son cœur d'une in-

dicible joie. Que lui importaient son obscurité actuelle, sa misère, les privations qui en sont la suite, ses journées de rudes et bien souvent d'infructueux labeurs? Sa gloire future devait le consoler de tout.

Cependant, la vie du jeune Florentin s'unissait dans une lutte continuelle entre la médiocrité de son talent et sa sublime ambition; c'est que, doué d'une de ces imaginations vives et ardentes, si communes sous le ciel de sa belle patrie, il manquait à Strozzi les moyens de reproduire sur la toile ses rêves brillants, ses poétiques inspirations; dans ses tableaux tout était muet et froid: il y régnait une teinte blafarde et uniforme, et la vie semblait manquer aux personnages qu'il y représentait.

Irrité contre lui-même et le découragement s'emparant de son âme, il voulut arriver à la gloire par une voie moins directe: ce nom qu'il ne pouvait réussir à rendre illustre, il résolut de le transmettre à un fils, dans l'espoir que les talents qu'il lui désirait accompliraient la tâche que lui-même ne pouvait remplir.

Une fois livré à cette idée, Strozzi se hâta de choisir une compagne.

Dans la vallée de Vallombreuse, s'élevait une modeste villa; de coquettes colonnades entourées d'une vigne vierge; un balcon où de nombreux arbustes étalaient leurs bouquets et leurs guirlandes parfumés, en rendaient l'aspect des plus riants: cette maison était habitée par une veuve et sa fille. La belle Ginevra parut être pour l'artiste l'épouse qu'il devait choisir. Il porta donc ses pas du côté de la vallée; d'abord il passa triste et craintif, puis il osa regarder plus longtemps la jeune fille qui s'appuyait gracieusement sur son balcon; un jour ils'arrêta pour écouter la douce romance qu'elle chantait d'une voix plus douce encore; bientôt il demanda la faveur de se reposer sur le banc près de la porte; il se nomma, la veuve lui offrit de se rafraîchir, et sans doute l'amour mutuel des deux jeunes gens fit de rapides pro-

grès, puisqu'à quelque temps de là, Ginevra, établie dans l'atelier de l'artiste, lui disait d'une voix émue, que bientôt elle serait mère.

A cet aveu si impatiemment attendu par Strozzi, quelle joie fit bondir son cœur ! dans ses heures d'insomnie, que de projets adoptés et aussitôt rejetés, pour l'éducation de ce fils qui devait lui naître ; mais, hélas ! au bout de longs mois d'attente, ce fut une fille que l'on offrit à ses caresses ! Sept fois de suite le pauvre artiste entendit un enfant jeter son premier cri de douleur en ce monde... sept fois de suite ce fut une fille ! Cette dérision du sort avait quelque chose de trop décourageant et de trop douloureux. Désabusé des espérances de gloire qui avaient bercé sa vie, il se renferma dans son atelier, et se déroba à tous les regards. Jamais sa main paternelle ne caressait les fronts joyeux de ses jeunes filles ; jamais son sourire ne répondit à leurs sourires. Elles grandissaient belles comme des madones de Raphaël ; mais le malheur avait aigri l'artiste, il les punissait d'avoir, par leur naissance, renversé ses projets de gloire et d'avenir.

Giulio, trop pauvre pour subvenir aux besoins sans cesse renaissants d'une si nombreuse famille, désigna un couvent où ses filles devaient aller vivre et mourir ; il se sépara d'elles sans regret ; de leur côté, sevrées des plaisirs de leur âge, ne connaissant rien du monde que le travail et les privations, elles se résignèrent au sacrifice ; et les larmes qu'elles versèrent furent toutes pour leur mère, dont l'amour avait cherché à les dédommager de l'animadversion paternelle.

Laura, la dernière des filles de Strozzi, resta pour aider sa mère dans les soins du ménage ; cette fraîche et naïve enfant, dont l'âme s'ouvrait à toutes les émotions, à toutes les grandes et généreuses pensées, avait en horreur le couvent ; cependant la misère était sa seule perspective... Son père semblait entièrement découragé ; le travail

lui répugnait ; il était si peu lucratif ! Laura comprit alors qu'elle avait une sainte mission à remplir envers ses parents. Dès que cette lumière lui fut venue, elle confia son projet à sa mère, courut se renfermer dans sa chambre, et là, pendant des journées entières, elle employa tout ce qu'elle avait d'âme et d'intelligence à pénétrer les secrets de la peinture que, jusque-là, elle avait peu cultivée ; Dieu bénit ses efforts ! et lorsqu'elle eut vaincu toutes les difficultés, ce fut dans l'atelier de son père qu'elle vint passer de longues heures, l'encourageant avec déférence, lui donnant des conseils timides, mais pleins de justesse ; puis, lorsque le vieillard allait chercher un moment de repos, la jeune fille saisissait les pinceaux et la palette qu'il venait d'abandonner ; et, l'œil ardent, le cœur élevé vers Dieu, dont elle réclamait l'assistance, elle copiait sur une toile semblable le sujet qu'avait choisi son père ; puis, au moyen d'une adroite substitution, elle remplaçait une œuvre médiocre par une œuvre dégénie. Son père s'étonnait de la supériorité qu'il avait acquise, surtout dans sa vieillesse. La modeste et charmante fille continua longtemps ses sublimes tromperies ; elle eut le bonheur de voir les tableaux signés du nom de Strozzi prendre place à côté de ceux des plus grands maîtres, dont la galerie de Florence est à juste titre si fière. Tous les amateurs que la médiocrité du talent de l'artiste avait éloigné de lui, recherchèrent ses toiles avec le plus grand empressement. La fortune vint alors lui sourire : honoré par les Florentins, chéri de sa famille, dont il avait rappelé une partie auprès de lui, il mourut dans un âge avancé, entendant répéter son nom avec orgueil par ses concitoyens, et emportant dans la tombe la conviction si flatteuse pour lui de vivre dans leur mémoire.

Cette histoire a été trouvée dans les papiers d'un peintre célèbre qui fut contem-

porain de Laura, et lui donna des conseils sur son art. La jeune fille, voulant conserver à la mémoire de son père la gloire qu'elle lui avait acquise, et craignant que son subterfuge ne pût se découvrir, renonça pour toujours à la peinture; et nous nous sommes associé à ce généreux dévouement en donnant à l'artiste et à sa fille des noms supposés.

M^{me} PAULINE HERMENT.

Mélanges.

LA FÊTE DE NOËL EN ALLEMAGNE.

Dans toute l'Allemagne, l'anniversaire de la naissance du Christ est la fête qu'on célèbre avec le plus d'enthousiasme et de ferveur.

A dater de ce jour, l'histoire du monde change de face, la civilisation suit une autre marche; l'esprit humain affranchi prend son essor; Dieu enfin est manifesté dans l'humanité : pour la première fois le Christ-Homme a souri au sein maternel. C'est par de semblables méditations que chacun sanctifie la journée de Noël.

Cette fête est la fête des familles. Palais et chaumières y prennent également part. Elle est la fête des vieillards qui réunissent leurs descendants autour d'eux; elle est celle des jeunes mères et des enfants.

Noël est l'époque à laquelle les membres de chaque famille se font mutuellement des présents. Longtemps d'avance, chacun pense à ce qu'il offrira d'agréable et d'utile. Les parents choisissent des étoffes pour les robes et les habits de leurs enfants; six mois avant la fête, la jeune fille commence s'occuper des présents de Noël, et comme elle a peu d'argent, ce qu'elle donnera sera l'ouvrage de ses mains. Elle prépare des tricots, des broderies, pour son père, pour sa mère, pour ses sœurs et pour son fiancé: tout doit être fait sans qu'on s'en aperçoive, et les heures de ce travail sont

prises avec joie sur celles qu'elle pourrait donner au sommeil.

Enfin il arrive ce jour tant désiré! La veille de Noël, la place du marché est couverte de jeunes pins et de jeunes sapins. Chacun, selon ses moyens, en achète de grands ou de petits; ils ont depuis trois jusqu'à dix pieds de hauteur; destinés à faire ce qu'on nomme *l'arbre de Noël*, ils sont fixés dans un vase entouré de mousse et placés sur une table au milieu de la pièce où doit se rassembler la famille. Aux extrémités des rameaux brûlent des bougies de différentes couleurs; aux branches pendent des noix dorées, des pommes roses, des bonbons. Sur la table sont de nombreuses lumières, et des corbeilles remplies de pommes, de noix, de sucreries et de gâteaux, contenant aussi l'objet offert, enveloppé d'un papier portant le nom de la personne à laquelle il est destiné. Lorsqu'à la chute du jour la cloche de l'église sonne en fête, ceux qui ont mis la dernière main à la décoration ouvrent les portes de la chambre et appellent la famille. Les enfants se précipitent les premiers en poussant des cris de joie; chacun cherche son nom sur les différents objets exposés, et fait bientôt les honneurs de sa corbeille. Personne n'est oublié, pas même les absents. Les domestiques viennent aussi admirer et chercher ce qui leur revient.

Les gens riches ajoutent ordinairement des pièces d'étoffe qu'ils destinent à des enfants pauvres, qu'on fait appeler; on y joint souvent des pommes dans lesquelles on a introduit quelques pièces d'argent.

Les paysans les plus pauvres illuminent aussi leur arbre, ne fût-ce qu'avec une seule lampe, et n'eussent-ils à donner à leurs enfants qu'un petit pain blanc pour faire diversion à la pomme de terre de chaque jour.

Les ouvriers des villes, souvent très-occupés la veille de Noël, préparent l'arbre pendant la nuit, et c'est le jour même de Noël, de grand matin, qu'ils éveillent leurs

enfants, qui en ouvrant les yeux aperçoivent l'arbre illuminé.

Les poètes ne pouvaient manquer à cette poétique coutume, dans la rêveuse Allemagne; la fête de Noël a donné lieu à une immense quantité de vers parmi lesquels nous choisirons un morceau détaché d'un poème de Hebel, qui peint la fête de famille dans toute sa naïveté.

« Il dort, il dort; il repose là comme un prince! Ce que je demande à son bon ange, au nom du ciel! c'est de ne pas me l'éveiller. Que Dieu le comble de ses dons pendant le sommeil!

» Ne me l'éveille pas! ne me l'éveille pas! » La mère va à petit bruit, guidée par l'amour maternel, et bientôt elle apporte l'arbre dans une petite chambre.

» Qu'est-ce qu'il y a donc de suspendu à cet arbre? Un petit bonhomme en gâteau, une petite chèvre, une petite vache, des fleurs blanches, rouges et jaunes, faites de sucre et de farine la plus fine.

» C'est assez! tendre cœur maternel; trop de douceur fait mal. Donnes-en un peu, comme le bon Dieu: car ce n'est pas tous les jours qu'il distribue le pain sucré!

» Voilà des pommes d'hiver, les plus saines que l'on ait vues; elles n'ont pas la moindre tache. Qui a les plus belles? qui?

» C'est vrai, tout cela est d'une rare beauté: comme elle brille, cette pomme engageante, et si le confiseur est un homme habile, qu'il en fasse une semblable, s'il le peut!... car celle-ci, c'est le bon Dieu qui l'a faite.

» Qu'ai-je vu de plus? Un mouchoir blanc et rouge. O enfant! Dieu te préserve des larmes amères, Dieu t'en préserve!

» Et quoi encore? Un petit livre!... enfant, il est encore à toi; j'y mettrai de jolies images de saints à côté des jolies prières qu'il renferme.

» Maintenant je puis me retirer. Il ne manque rien, je crois... Ah! encore une chose, des verges. Les voilà! les voilà!

» Elles ne t'amuse point, n'est-ce pas? elles font mal au petit? Pourtant, peut-être elles seront utiles; elles ne serviront pas, si tu le veux.

» Mais, s'il le faut, je t'en donnerai des coups, au nom de Dieu. » Cependant l'amour maternel, tendre et pieux, a entouré les verges de rubans roses avec lesquels l'enfant fera de jolis nœuds.

» Le petit arbre est décoré comme un mai, et si au jour l'enfant s'éveille, il croira que c'est l'enfant de Noël qui a tout fait.

» Tu prendras tout cela, sans m'en remercier; car tu ne sais pas qui te le donne. Tout ce que je demande, c'est que tu aies de la joie, c'est que tout te plaise.

» Mais le garde de nuit crie. Déjà onze heures! Comme le temps fuit, et comme on s'oublie lorsque le cœur trouve son plaisir à quelque chose!

» A présent, que Dieu, le Seigneur, te conserve, enfant! et à une autre fois! Le Christ est venu au monde dans cette nuit; il avait comme toi la chair et le sang d'un enfant, sois aussi bon que lui! »

M^{me} PAULINE ROLAND.



Le Jardin des Tuileries.

Enfants, qui bondissez dans ces jardins fleuris,
Aux chansons des oiseaux mêlant vos joyeux cris;
Savez-vous ce qu'ont dit ces souverains qui passent
Dans ce palais plein d'or, de pourpre et de splendeurs,
Hôtellerie ouverte à nos rois voyageurs,
Que nous logeons un jour, et que d'autres remplacent ?

Ils se sont dit : « A nous ! ce grand jardin royal,
Ces cygnes, ces jets d'eau, colonnes de cristal ;
Ces épais marronniers pleins d'ombre et de cadence ;
Ces dieux aux piédestaux qui leur servent d'autels,
Dieux, que le marbre seul a pu faire immortels,
Courtisans de l'Olympe, aux pieds du roi de France ! »

Ils se trompent, enfants ; vous prenez leur jardin ;
Les chérubins les ont chassés de leur Eden.
Non, ce n'est pas pour eux que le cygne sur l'onde
Lustre sa robe blanche et dresse son beau col,
Qu'un sable doux et fin se répand sur le sol ;
C'est pour vous, petits rois à la couronne blonde.

A vous, souverains triomphants,
L'allée immense où, près des mères,
Vous tournez vos cordes légères,
Où vous semez vos jeunes ans ;
Les ombres larges et flottantes
Des marronniers dressant leurs tentes,
L'été, pour les petits enfants.

A vous le sable où l'on s'élance,
Où la liberté court et danse ;
Le cygne glissant et nageant
Sur une eau bornée et limpide,
Et, comme son maître splendide,
Captif dans un palais d'argent.

Les orangers sont là, sans doute,
Afin d'encenser votre route,
Mes rois au front étincelant ;
A vous, les senteurs embaumées
De leurs corolles parfumées,
Petits sachets de satin blanc.

Vos pieds mignons, nains pleins de grâces,
Parfois laissent de faibles traces,
Et l'on dit en voyant cela :
Oh ! quels petits pas de sylphide !
Le bonheur et l'enfant candide,
Ont passé par ce chemin-là.

Vous vous cachez derrière un arbre,
Ou même contre un dieu de marbre,
Enfants familiers et hardis :
Au piédestal votre pied grimpe,
Vous riez des dieux de l'Olympe,
O chérubins du paradis !

Votre essaim voltige et bourdonne,
Vous ne partagez la couronne,
Dans ce jardin plein de rayons,
Qu'avec la reine si petite,
La douce reine-marguerite,
Souveraine des papillons.

Mais tout fuit ! mignonnes et blondes,
Vos mères ont chanté vos rondes,
Et sur votre sable ont dansé.
Ici, nous courions par volées,
Nous rayonnions dans vos allées,
Comme les fleurs de l'an passé.

Vos enfants y jouiront de même,
Comme dans ce palais suprême
D'autres rois passeront encor ;
Car le temps marche, et tout s'en vole :
L'enfant perd sa fraîche auréole,
Et le roi sa couronne d'or !

Mais nos souverains ont la gloire
De trôner encor dans l'histoire ;
Vous, ô petits enfants joueurs,
On vous oubliera... mais vos mères
Gardent vos annales légères,
Ecrites au fond de leurs cœurs.

ANAÏS SÉGALAS.

Ces vers font partie d'une troisième édition des *Enfantins*, recueil de poésies, que madame Anaïs Ségalas fera paraître sous peu de jours, chez M^{me} Louis Janet.

Revue des Théâtres.

L'Ile de Robinson, vaudeville en un acte,
par MM. Duvert et Lausanne.

Un paysage des Tropiques, très-accidenté. — A droite, une hutte formée de branchages et presque fermée par un rideau de longues herbes sèches. — A gauche, devant un massif d'arbres, une marmite en fonte suspendue à trois bâtons réunis en faisceau ; à leur sommet, une cuillère à pot, en bois, grossièrement travaillée et accrochée à l'un des bâtons. — Auprès de la marmite est un trépied et une poêle en fer. — En avant, un tronc d'arbre servant de table. — Derrière, deux escabeaux grossiers.

Des modistes et des couturières de Paris se sont embarquées pour le Mexique, ou elles vont fonder un établissement de modes et de couture ; en route, les matelots se sont permis sur ces dames des propos peu convenables, et le capitaine, afin de n'être point obligé de punir ses hommes, dont il a besoin, a débarqué modistes et couturières dans une île déserte, leur promettant de les envoyer prendre par un navire français. Zoé, une des jeunes filles, et Aspasia, qui va rejoindre Giraudin, son mari, établi à Mexico, comme les plus courageuses sont envoyées par leurs compagnes à la recherche d'une source ; elles arrivent marchant en silence... écoutant. « Plus j'avance dans l'île, plus je n'entends rien, dit gaiement Aspasia. — Ah ! dit tristement Zoé, c'est à en pleurer de chagrin ! — N'avons-nous pas des provisions plus que nous n'aurons le temps d'en consommer ? reprend Aspasia. — Belles provisions !... des légumes secs ! et puis, nous ne pouvons pourtant pas toujours boire du vin pur !... Ce qui me console, ajoute Zoé, c'est que ce bon capitaine nous enverra prendre dans deux jours... il l'a juré. — Les marins, cela jure toujours... compte là-dessus ! dit Aspasia ; et mon pauvre mari qui m'attend ! — En-

core, dit Zoé, si cette île déserte était un peu... habitée. — Si cette île est sans maître, reprend Aspasia d'un ton de solennité comique, j'en prends possession au nom des modistes de la rue Vivienne ! — Chut ! interrompt Zoé, j'entends comme le bruit d'une eau qui murmure... » Elles cherchent chacune de son côté, et s'écrient l'une après l'autre : « O miracle ! — O merveille ! — Une marmite ! — Un pot au feu ! — C'est déjà une preuve, observe gaiement Aspasia, que ce pays n'appartient point à l'Angleterre. — Mais il doit y avoir un propriétaire, reprend Zoé ; s'il allait venir ! — Eh bien ! nous ferions connaissance, répond Aspasia prenant la cuillère de bois et goûtant au bouillon. C'est de l'eau chaude ! s'écrie-t-elle, un bain de pieds au naturel ! Attends, il y a quelque chose au fond... (elle l'attire) c'est un simple caillou ! Le bien d'autrui est sacré, ajoute-t-elle en remettant le caillou à sa place ; mais j'ai justement dans ma poche des tablettes de bouillon ; j'aurai mon potage, le potage aura lieu ! » Elle met les tablettes dans la marmite. Pendant ce temps, Zoé, qui regarde au loin, s'écrie tout effrayée : « Je vois un ours... ou un homme ! » Aspasia, qui regarde à son tour, s'écrie aussi effrayée : « Non, c'est un homme... ou un ours. » Et toutes deux se sauvent, Aspasia sur la gauche, Zoé dans la hutte.

Robinson descend d'une colline ; il tient un perroquet sur l'index de sa main droite, porte un parasol formé de longues herbes sèches et un fusil suspendu en bandoulière. — Son costume est composé de peaux de chèvres, d'un bonnet pointu également en peau revêtue de poils ; son pantalon ne descend qu'au-dessus du mollet ; pour chaussure des spardilles attachées avec des herbes croisées au bas de la jambe. — Cheveux roux, barbe rousse.

C'est Giraudin ; il étouffe sous ce costume.

A la suite d'un naufrage, comme il se rendait en France, le mari d'Aspasia a depuis six mois abordé dans cette île avec un jeune passager, un Parisien. Se com-

parant à Robinson, qui a toujours été son héros, Giraudin s'est élu roi de l'île, sous le nom de *Robinson II*, et du jeune Parisien il en a fait son Vendredi, son esclave, son premier sujet... « Car, dit-il, il faut bien qu'un roi ait des sujets... j'en ai un... c'est peu... mais... » (Il va déposer son parasol sur une haie et fait monter son perroquet sur son épaule.) « Mais pour commencer je m'exerce sur Vendredi dans l'art difficile de gouverner les hommes. J'ai déjà fait un code à l'usage de la population future de ce royaume. Je suis pour le pouvoir absolu... je l'avoue... D'abord, le gouvernement constitutionnel m'eût été difficile à établir, il aurait fallu organiser trois pouvoirs, et nous ne sommes que deux... Vendredi et moi; ou plutôt, ajoute-t-il avec une fierté comique, moi et Vendredi. (On entend un coup de fusil.) Ah! voici mon peuple! il aura tué quelque chose... je n'en suis pas fâché... car notre marmite ne peut se contenter du caillou que j'ai mis dedans pour la maintenir et empêcher le vent de la renverser... Il tient quelque chose à la main, mon peuple... un perroquet sans doute? »

Vendredi a son fusil sur l'épaule, retenu par une corde en bandoulière. — Son costume se compose d'un pantalon d'été rayé lilas et blanc, gilet pareil, cravate de coton rouge, ceinture bleue, chapeau d'écorce d'arbre tressée, à bords étroits; deux plumes d'oiseau, longues et étroites, placées au bas de la forme. — Petite gibecière.

Vendredi se désespère. « Je ne tue que des perroquets, dit-il. Au prix où sont ces animaux à Paris, j'en ai déjà mangé au moins pour cent cinquante mille francs. (Il s'approche de la marmite) O surprise!... le bouillon a des yeux... ils me regardent. (Il y goûte.) Consommé parfait! — Il sera tombé quelque chose dedans, dit Robinson surpris, regardant en l'air, car je n'y ai mis que le caillou. T'expliques-tu cela, Vendredi? — Moi, je ne me l'explique pas!»

répond-il, buvant une grande cuillerée de bouillon.

Bientôt une discussion s'élève entre Robinson et Vendredi; le roi commande, le peuple refuse d'obéir. « Je ne veux pas travailler, c'est aujourd'hui dimanche, dit Vendredi — Qu'en sais-tu? répond Robinson; nous n'avons pas de calendrier... — Les opinions sont libres, la mienne est que c'est dimanche... je me repose. — Mais je suis le maître! — Eh bien, en ce cas vous avez aussi bien que moi le droit de faire l'omelette... Ça m'ennuie, moi, de casser soixante-dix œufs de perroquets... Je vous accorde bien le droit de me commander... accordez-moi le droit de ne pas vous obéir. »

Robinson vient d'apercevoir dans le sable des empreintes de petits pieds de femme; il les couvre de ses larges pieds, les fait voir à Vendredi, et, sous prétexte que ce sont des pieds de Caraïbes, il prend sa hache, court à leur rencontre... ou plutôt à la recherche de la femme qui est débarquée dans l'île.

« Je ne savais pas qu'il était brave, se dit Vendredi; il faudra que je prenne garde à moi.... Ah! reprend-il tout tremblant, que je voudrais avoir un costume d'ours!... quelle imprudence de voyager sans un costume d'ours! Si les Caraïbes se présentent, qu'est-ce que je leur dirai? »

Dans son effroi il va pour se cacher au fond de la hutte, il y entend du bruit, crie: « Qui vive! » menace de faire feu... Zoé sort; se jette à ses genoux en lui demandant la vie, puis lui échappe, se cache derrière une haie, et, tandis qu'il court au loin pour la retrouver, Aspasia et les autres modistes arrivent à la recherche de Zoé. « Fuyez! mesdemoiselles, leur dit-elle, il y a ici un anthropophage. — Qu'est-ce que c'est qu'ça? — Un homme qui mange ses semblables. » Toutes poussent un cri et vont fuir... Aspasia les arrête. « Comme nous ne sommes pas des hommes, nous ne craignons rien, leur dit-elle. Où est-il ce sauvage? je n'ai

encore vu que sa marmite; je suis curieuse de visiter son appartement. »

Elle entre dans la hutte, mais bientôt elle en sort éplorée, un chapeau à la main : « Un siège! un flacon! dit-elle. — Mon Dieu! qu'as-tu? s'écrie Zoé. — J'ai... que je suis veuve! ton sauvage a mangé mon mari, voilà son chapeau. Pauvre Giraudin! son nom y est écrit. »

Comme elle disait ces mots, Vendredi s'élance au milieu des jeunes filles, qui se sauvent... Mais Aspasia est prise. Vendredi lui propose de l'épouser. « Je suis le second de la nation, lui dit-il, l'ami du roi. — Tiens, tiens, tiens! répond-elle, moi qui croyais l'île déserte! » La veuve est ambitieuse; elle accepte, à condition qu'il la conduira devant un maire ayant son écharpe tricolore. « Je rejoins mes compagnes, ajoute-t-elle, je demeure sous les bambous... vous viendrez m'y chercher. »

Robinson arrive tout pensif; il n'a pu trouver la femme dont il a suivi les traces, mais il a ramassé un petit bonnet de tulle qui ressemble bien à celui de sa femme!... « Et les Caraïbes? lui demande Vendredi d'un air moqueur. — Tous ont fui à mon approche... — C'est bien! maintenant votre peuple n'a plus rien à craindre; cependant, il est las de rester garçon, et éprouve le besoin d'un maire. — Mais, reprend Robinson, un maire a toujours un adjoint et nous ne sommes que deux. — C'est juste le compte! — Mais si je suis maire, je ne suis plus roi? — Qu'est-ce que ça fait? — Mais c'est une révolution! — Justement! — Tu n'es qu'un séditionnel! — Et vous un despote... »

En ce moment, modistes et couturières arrivent. Aspasia reconnaissant son mari sous le hideux costume de Robinson, s'écrie : « Ah! monsieur, dans quel état je vous retrouve! — Dans mes états, ma chère amie, lui répond-il gaiement. — Je suis content de ne pas épouser une veuve, » se dit Vendredi lorgnant Zoé.

On entend deux coups de canon : c'est

le vaisseau... tous se décident à retourner en France. Robinson II va prendre son perroquet dans sa hutte, il le porte sur son doigt et donne le bras à Aspasia. Vendredi porte le parasol de Robinson et prend le bras de Zoé.

On entend un nouveau coup de canon. « Partons! partons! » s'écrient-ils. Tous chantent :

Cher Paris,
Heureux pays!
Oui, notre espoir
Est de te revoir!

Et la toile tombe.

J'ai à vous demander pardon, mesdemoiselles, pour le récit d'une pièce aussi faible d'intérêt, mais si elle a pu vous faire rire un peu... vous me pardonnerez, je l'espère...

J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.

Correspondance.

Que me donnera-t-on pour étrennes? Et moi, que donnerai-je? *There is the question!*

D'abord, voilà ce que je voudrais... Je peux désirer beaucoup de choses, n'est-ce pas? puisque cela n'oblige personne à me les donner... donc, voilà ce que je désirerais.

Une robe et une visite en drap noir, vigogne, ou gros-bleu; la visite garnie d'un galon de soie pareil, large de 3 centimètres, cousu au-dessus de l'ourlet, large aussi de 3 centimètres; la robe faite sur les patrons n^{os} 19, 20, 21, 22, 23 et 24 de la planche III.

Un chapeau de castor blanc ou de peluche vigogne, forme Paméla; orné, en dessous, de nœuds et de brides en velours gros-bleu; en dessus, en ruban de satin de la couleur du chapeau.

Un manchon et une longue pèlerine de fausse hermine.

Une robe de gros d'Afrique, gris, faisant un peu la queue et taillée sur les patrons n^{os} 10, 11, 12, 13 et 14 de la planche XI; cette robe ayant deux corsages, l'un à manches courtes et décolleté comme la robe rose, et l'autre à manches longues, comme la robe blanche.

Une robe de mousseline blanche ou de barège blanc, formée de trois jupes, ayant chacune un ourlet haut de 10 centimètres, espacées entre elles de 10 centimètres — un corsage décolleté, doublé de percale, fait sur les patrons de la planche XI. — trois Berthes cousues au haut du corsage, ayant chacune un ourlet haut de 3 centimètres, espacées entre elles de 3 centimètres — manches courtes ayant du bas trois ourlets hauts de 2 centimètres, espacés entre eux de 2 centimètres.

Une grosse guirlande de feuilles de houx, très-étroite aux deux extrémités; je la placerais autour de mes cheveux de derrière, tournés en corde; ces deux extrémités se rejoignent sur le dessus de ma tête.

Ou bien une guirlande de violettes faite de même, et placée de même.

Enfin le Dictionnaire de l'Académie, et un bon dictionnaire géographique, afin que, quand je n'ai rien à lire, en ouvrant au hasard un de ces livres, je puisse trouver à apprendre quelque chose.

Mais que je voudrais être assez riche pour donner... tout ce que je trouve joli!

A un grand-oncle, passionné pour la chasse: une bandoulière et un ceinturon en tapisserie, représentant les pauvres animaux qui tombent ses victimes.

A un vieil ami, touriste comme un Anglais: un sac à argent, fermant à clef, représentant divers paysages, aussi en tapisserie.

A une grand'maman: un coussin en tapisserie, avec son chiffre au milieu.

A un père: un tapis de mousse orné de fleurs, pour dessous de table à écrire.

A un grand-papa: un bonnet de velours brodé en soutache, ouaté légèrement entre le velours et la doublure.

A un frère: un porte-cigare en casimir noir, brodé en or, au crochet.

A une mère: un coffre à bois, recouvert en tapisserie, représentant un chalet suisse.

A une tante: des cordons de sonnette recouverts de mousse semée de roses-pompon, en laine.

A une amie: un petit sac en tapisserie dont le dessin est une mosaïque; au lieu de coulisse, des anneaux d'or dans lesquels est passée la ganse ronde qui ferme et soutient le sac.

A une sœur aînée: un mouchoir brodé au plumetis. A l'un des coins, une étoile sur un nuage, ces mots écrits au milieu d'un ruban: *Je guide et j'éclaire*, et entre le ruban et l'étoile les deux lettres initiales de ses noms. Ce dessin est sous le n^o 5 de la planche II de la XI^e année de notre journal.

Puis encore: plomb à boîte — plomb-meuble — pelotes nouvelles — bourses — bretelles — écrans — semainiers — porte-lettres — porte-feuilles — buvards — corbeilles — étuis Louis XV — dessous de lampe — ménagères — sachets — paniers en bronze florentin, etc., etc. Tous ces objets de bon goût je les ai vus à l'*Industrie parisienne*... Que ne puis-je les tenir en ma possession... ils auraient bien vite changé de maître!

En attendant le premier jour de l'année 1846, voici du travail afin de bien terminer l'année 1845.

Le n^o 1 est un dessin de col qui se brode au plumetis, se festonne tout autour et se découpe aux endroits indiqués par un point. Les roues sont entièrement à jour, excepté au milieu; le dessin qui se trouve entre chacune de ces roues se découpe aux endroits indiqués par un point. Ce col se monte sur un petit collet comme celui indiqué n^o 2, planche IV.

Le n^o 2 est un petit alphabet dont on met deux lettres dans le dessin de l'*ordre de la Jarretière*, placé à la corne du mouchoir, n^o 6, planche IX.

Le n° 3 et le n° 4 ce sont des entre-deux qui se brodent au passé.

Le n° 5 est un semé pour fond de bonnet du matin, ou pour fond de canezou.

Le n° 6 est un bouquet de roses. Sur canevass ficelle, ce dessin orne une descente de lit, un devant de canapé, de cheminée. Sur canevass n° 16, il couvre le dossier d'une chauffeuse, d'une chaise, d'un fauteuil; sur canevass de soie, il orne un portefeuille, un porte-cigarre. Je t'enverrai sur la planche de janvier le dessin pour le siège.

Le n° 7 ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin. Si tu veux faire rouges les deux roses du milieu, tu choisiras tes rouges dans les mêmes dégradations de nuances que pour la rose rose.

Je te ferai une observation : il doit y avoir deux nuances entre rose très-foncé et rose foncé, de même qu'entre rose clair et rose très-clair, ainsi qu'entre toute autre couleur.

Le n° 8 est la passe d'un chapeau Palmela, celle qui se taille en sparterie : il n'y faut pas ajouter de remplis.

Lorsque tu tailles le dessus, en velours noir, je suppose, il faut, au lieu de le couper au milieu du derrière, que le côté gauche aille rejoindre sur la droite les lignes qui se trouvent pointées, c'est là que doit s'arrêter l'autre côté de droite. Lorsque tu tailles le dessous il faut, au lieu de le couper au milieu du derrière, que le côté de droite aille rejoindre sur la gauche la place parallèle à la ligne pointée. De cette manière il n'y a pas deux coutures l'une au-dessus de l'autre. Celle de dessous ne se voit pas et celle de dessus se trouve cachée. Tu verras comment.

On ajoute à l'étoffe qui recouvre la sparterie 1 centimètre tout autour pour les remplis.

Tu sais que la passe de sparterie se garnit, au bord extérieur, d'une petite paille cousue en dessus, et d'un fil d'archal cousu au bord de la sparterie et de la paille.

Le n° 9 est la forme, en sparterie. Quand on a cousu au bas de cette forme (du côté du zéro) une coiffe noire, on borde ensemble, à cheval, avec un ruban noir, la forme et la coiffe. Le haut de cette forme se garnit d'une paille et d'une ganse.

Le n° 10 est le fond, en sparterie; taille-le plus grand d'un centimètre tout autour pour le remplir de ce même centimètre, afin de pouvoir coudre le fond sous la paille de la forme.

Pour réunir le velours de la forme au fond de velours, on met entre eux un passepoil d'étoffe pareille.

Lorsque la passe est couverte de velours dessus et dessous, tu la couds à la forme, sur la ligne pointée; de cette façon la passe sera un peu plus relevée du derrière que du devant.

Les chapeaux de velours noir s'ornent de deux biais : le premier haut de 9 centimètres auquel, par économie, on ajoute 3 centimètres de tulle pareil; ce biais se double ensuite et se trouve haut de 6 centimètres; on le coud autour de la forme, presque à plat sur le front et sur le derrière de la passe, mais un peu froncé des deux côtés et venant se réunir à droite, au-dessus de la ligne pointée du modèle n° 8. Le second, haut de 6 centimètres auquel on ajoute 3 centimètres de tulle pareil; ce biais se double ensuite et se trouve haut de 4 centimètres et demi; il se coud de même, et au-dessus du premier. Pour cacher la place où ce dernier biais a été cousu, on taille un petit biais large de 2 centimètres, on le double sur lui-même, ce qui le réduit à un seul centimètre, et on le coud sur le dernier biais.

Du côté droit, pour cacher la couture qui réunit chaque biais, et celle qui réunit la passe, on place un nœud formé d'un biais de velours, haut de 10 centimètres, ourlé tout autour. Pour brides, un pareil biais.

Le n° 11 est un rébus.

Je t'écris au son de tous les pianos de ma

maison ; car, Dieu merci, il y en a au moins un à chaque étage ; ce sont des valse de Strauss, des contredanses de Tolbecque, des mélodies de Schubert ; tout cela me donne une envie de danser à jeter ma plume en l'air et à prendre ma robe à deux mains pour aller en avant-deux... toute seule... Mais, patience !... l'hiver va venir, et avec lui j'aurai bien quelque bal ; c'est si joli une réunion de dames belles et élégantes, de fraîches et gracieuses demoiselles ; partout des fleurs, des glaces, de riches draperies, une musique délicieuse et puis danser... quand on vous invite !

Mon Dieu ! comme la danse a changé de but et de forme depuis sa naissance jusqu'à nos jours ! Je lisais ce matin dans un gros livre : « Après le passage de la mer Rouge, Moïse et sa sœur rassemblèrent deux grands chœurs de musique, l'un composé d'hommes, l'autre de femmes qui chantaient et dansèrent un ballet solennel d'actions de grâces. — Les filles de Silo dansaient dans les champs pour remercier Dieu, selon l'usage, quand les jeunes gens de la tribu de Benjamin, à qui on les avait refusées pour épouses, les enlevèrent de force, sur l'avis des vieillards d'Israël. — Lorsque la nation Sainte célébrait quelque événement heureux où le bras de Dieu s'était manifesté d'une manière éclatante, les Léuites exécutaient des danses solennelles qui étaient composées par le sacerdoce. — C'est dans une de ces circonstances que le saint roi David se joignit aux ministres des autels et qu'il dansa en présence de tout le peuple juif, en accompagnant l'arche depuis la maison d'Obededon jusqu'à la ville de Bethléhem. Cette marche se fit avec sept corps de danseurs, au son des harpes et de tous les instruments de musique en usage chez les juifs. — Dans les descriptions qui nous restent des trois temples de Jérusalem, de Samarie et d'Alexandrie, on voit qu'une partie de ces temples était formée en espèce de théâtre auquel les juifs donnaient le nom de *chœur*. Cette partie était

occupée par le chant et la danse qu'on exécutait avec la plus grande pompe dans toutes les fêtes solennelles. — De chez les Hébreux la *danse sacrée* passa sans doute, avec les notions imparfaites de la divinité, chez tous les autres peuples de la terre ; d'abord chez les Égyptiens, puis successivement chez les Grecs et chez les Romains. — Les Gaulois, les Espagnols, les Allemands eurent leurs *danses sacrées*. Lors des persécutions qui troublèrent la sainte paix des chrétiens, il se forma alors des congrégations d'hommes et de femmes qui, à l'exemple des Thérapeutes, se retirèrent au milieu des déserts ; là ils se rassemblaient dans les hameaux les dimanches et les fêtes et y dansaient pieusement en chantant les prières de l'église. — Lorsqu'on bâtit des temples, on y éleva un terrain auquel on donna le nom de *chœur*. C'était une espèce de théâtre séparé de l'autel, ainsi qu'on le voit encore à Rome dans les églises de Saint-Clément et de Saint-Pancrace. — Les chrétiens les plus zélés s'assemblaient la nuit devant la porte des églises, la veille des grandes fêtes, et là, pleins d'un zèle saint, ils dansaient en chantant les cantiques, les psaumes et les hymnes du jour. — Bien que la *danse sacrée* ait été successivement retranchée des cérémonies de l'église, cependant elle en fait encore partie dans quelques pays catholiques. En Portugal, en Espagne, dans le midi de la France, on exécute des danses solennelles pour honorer nos plus grands saints. La veille des fêtes de la Vierge, les jeunes filles s'assemblent devant la porte des églises qui lui sont consacrées, et passent la nuit à danser en rond et à chanter des hymnes et des cantiques en son honneur. — Le cardinal Ximenès rétablit de son temps, dans la cathédrale de Tolède, l'ancien usage des messes Mosarabes, pendant lesquelles on danse dans le chœur et dans la nef avec autant d'ordre que de dévotion. — En France, même, on voyait, au milieu du seizième siècle, les prêtres et le peuple de

Limoges danser en rond dans le chœur de Saint-Léonard en chantant : *Sant Marciau pregas per nous, et nous épingaren per bous*. — Et le père Ménétrier, jésuite, qui écrivait son *Traité des ballets* en 1682, dit dans la préface de ce livre : « Qu'il avait vu encore les chanoines de quelques églises qui, le jour de Pâques, prenaient par la main les enfants de chœur et dansaient dans le chœur en chantant des hymnes de réjouissance. »

De nos jours il n'y a plus de *danse sacrée*, toute danse est devenue profane aux yeux des gens tristes et chagrins qui n'aiment pas les fleurs, la musique... Mais on ne peut nous refuser un bal de noces, un bal à l'occasion d'une fête, pour le rétablissement d'un père chéri, pour le retour d'un frère... La musique et la danse sont devenues l'expression de la joie... du moins c'est ce que j'éprouve, car lorsque je suis bien contente, aussitôt je chante et je danse... mais cela me fait penser à ceux qui sont mal contents et n'ont pas le cœur au chant et à la danse, je deviens triste alors et remplie de pitié pour eux... Dans un de ces moments, je me suis promis de faire des économies; je pourrai, pour 35 fr., fonder un berceau à la Crèche de notre arrondissement; mon nom sera inscrit au-dessus de ce berceau, et, avant de savoir lire, un pauvre petit enfant aura promené ses yeux sur les lettres qui forment Jeanne-Justine... C'est dans ton village, ma chère amie, qu'une Crèche serait utile. Le matin, une paysanne en allant aux champs, déposerait son petit à la Crèche, et lui donnerait la nourriture; le soir, elle irait le reprendre pour le garder jusqu'au lendemain. Le jour, tranquille sur lui, elle travaillerait avec plus de force et d'intelligence, et lui, pendant ce temps, bercé, soigné par de bonnes religieuses ou de pauvres veuves, entouré de marmots de son âge auxquels il pourrait sourire, attendrait sans crier que sa mère vienne le reprendre dans ses bras. Jusqu'à deux ans, le petit serait ainsi gardé, soigné, bercé, nourri; après deux ans, il

lui faudrait quitter la Crèche pour la Salle d'Asile... Partant, plus d'enfant brûlé, blessé, estropié... Ah ! les hommes (et qui dit les hommes dit les femmes, car nous sommes pour beaucoup dans tout cela), les hommes fondent des institutions bien charitables, ma chère, et nous sommes bien heureuses d'être nées de notre temps.

A propos, bientôt tu auras l'honneur d'être marraine, et, ce dont je te remercie, tu feras bégayer mon nom à ton filleul, ou à ta filleule, car enfin, je ne vois pas pourquoi ce serait le roi de la Création que tu aurais à nommer... dans tous les cas, pour l'amour de Dieu ! donne un nom français, laisse là toutes ces terminaisons anglaises; depuis plus de trente ans Paris a donné l'exemple... il paraît que ta province est en retard... Quand donc serons-nous de notre pays ?

Adieu pour cette année... mais avant, j'ai à t'expliquer notre rébus.

Le dos de l'Hercule Farnèse — un nez — un 1 — un o — un bowl de punch — la grande halle de Paris — et un enfant qui tend un casque, et sert de guide à un guerrier romain, aveugle; ce qui veut dire :

Donnez une obole à l'enfant qui sert de guide à Bélisaire.

Refrain d'un chant dont les paroles sont de Duval. Ce chant fut célèbre sous le consulat; il faisait allusion à la disgrâce et à l'exil du général Moreau.

Adieu encore, mais à bientôt, car je vais faire tous mes efforts pour que notre numéro du 15 janvier 1846 paraisselongtemps d'avance. Tu le recevras donc dès le 20 décembre, afin que tu puisses, si tu donnes une année de ce journal pour étrenne, en donner le premier numéro avant le 1^{er} janvier.

Tu sais que l'amitié est entre nous : à la vie, à la mort.

J.-J.

Éphémérides.

L'an 1170, le 29 décembre, meurtre de saint Thomas de Cantorbery.

Saint Thomas de Cantorbery, dont le nom de famille était Becquet, parvint à la dignité de chancelier sous le roi d'Angleterre, Henri II, qui l'éleva, en 1162, sur le siège de Cantorbery. Le zèle avec lequel le nouveau prélat soutint les immunités ecclésiastiques, alluma de vives et longues querelles entre lui et le roi d'Angleterre. Louis le Jeune, roi de France, les réconcilia d'abord, mais ce ne fut qu'une paix simulée. L'inflexible prélat ayant excommunié tous ceux qui avaient pris parti contre lui, on en porta des plaintes au roi, qui était alors en Normandie. Henri, outré de colère, s'écria : *Est-il possible qu'aucun de mes serviteurs ne me vengera de ce brouillon de prêtre?*

Ces paroles du roi semblaient justifier l'assassinat : aussitôt quatre de ses gentilshommes passent la mer, et vont assommer le prélat, à coups de massue, au pied de l'autel.

Henri II fit une pénitence exemplaire. Il alla en 1174, nu-pieds, au tombeau de Thomas, honoré déjà comme martyr, et reçut des coups de verges de chaque religieux du couvent où le corps était enseveli.

Mosaïque.

MARIAGE A GRETNA-GREEN.

Gretna-Green est située en Écosse, dans le pays de Dumfries, près l'embouchure de la rivière d'Esk, à neuf milles de Carlisle. C'est là que vont se marier devant une enclume les jeunes Anglaises qui ont fait la plus grande des fautes, celle de quitter leur famille pour suivre le jeune

homme qu'elles aiment, ou qu'elles croient aimer; car, combien se trompent! et combien ont été trompées! Mais elles espèrent n'avoir point encouru le blâme de leur conduite en allant se faire marier par un pêcheur ou par un forgeron. Le prix de ce mariage varie de deux guinées à une rasade de liqueur forte. Il n'est pas rare que le même homme ne soit venu deux ou trois fois prendre femme devant le forgeron. C'est en vain que l'Église d'Écosse fait tout ce qu'elle peut pour empêcher ces scandaleux mariages; les prétendus prêtres de Gretna-Green se moquent de l'excommunication, seule peine que l'Église puisse leur infliger. Le premier qui s'arrogea ces fonctions fut un nommé Scott, en 1750. Il eut pour successeur Georges Gordon, un vieux soldat, puis le fameux Joseph Praislay. Mais depuis sa mort, il s'est établi des concurrences. Ordinairement les parents réparent l'honneur de leur fille, et la cérémonie du mariage a lieu à l'église, par les soins d'un ministre protestant; seul acte qui, en Angleterre, constate l'union des époux. Cela prouve que le mariage fait sur l'enclume, au bruit du marteau, n'est point reconnu par les lois anglaises.

Il est pour l'oreille une harmonie dont la musique fait éprouver les charmes; il en est une qui flatte la vue par le brillant accord des couleurs et des formes; il en est une plus délicieuse qui révèle à l'âme les douces pensées et les nobles sentiments des amis de la sagesse.

JOSEPH DROZ.

La culture des lettres ajoute un nouveau charme à tous les bons sentiments du cœur humain.

CAMPENON.

Les grandes actions font la gloire, les grands malheurs ne la ternissent point.

M. GUIZOT.

TABLE

DES MATIÈRES DU TREIZIÈME VOLUME.

(TREIZIÈME ANNÉE.)

INSTRUCTION.

ORIGINE DES CONTES DE FÉES, 2^e article, par Emile de la Bédollière, page 1. — HISTOIRE DES DEVISES, par feu Auguste Dumonchau, 33. — ORIGINE DES CONTES DE FÉES, 3^e article, par Emile de la Bédollière, 65. — LE GRAND CHATELET, par M^{me} Laure Prus, 97. — MAHOMET, par Charles Romey, 129. — ORIGINE DES CONTES DE FÉES, 4^e article, par Emile de la Bédollière, 161. — ORIGINE DES CONTES DE FÉES, 5^e article, par le même, 193. — UNE VISITE A LA MÈRE DU BEY DE TUNIS, par M^{lle} Blanche Lavelaine de Maubeuge, 225. — ORIGINE DES CONTES DE FÉES, 6^e article, par Emile de la Bédollière, 257. — DES REPAS AU MOYEN AGE, par M^{lle} Nancy Thomas, 289. — DES DENTS ET DE LEUR BEAUTÉ, par Adolphe Delabarre, 321. — ORIGINE DES CONTES DE FÉES, 7^e article, par Emile de la Bédollière, 353.

REVUE LITTÉRAIRE.

Par Aymar de la Perrière.

ARIEL, sonnets et chansons, suivis de la traduction de l'homme qui a perdu son ombre, par N. Martin, page 3. — LETTRES POUR SERVIR A L'INSTRUCTION D'UNE JEUNE PERSONNE, traduites de l'anglais, par A. F. Ozanam, 39. — SUR MER ET SUR TERRE, suivi de LUCIE HARDINGE, de Fenimore Cooper, traduction d'Emile de la Bédollière, 68. — LE FOYER BRETON, par Emile Souvestre, 1^{er} article, 101. — AVANT D'ENTRER DANS LE MONDE, par le docteur Saucrotte, 134. — LE FOYER BRETON, par Emile Souvestre, 2^e et dernier article, 163. — REVUE DE L'ORIENT, du théâtre en Perse, 3^e article, 195. — L'ALBUM, 4^e article, 228. — COURS DE LITTÉRATURE FRANÇAISE de Buessard, 260. LA REVUE NOUVELLE, les steppes de Hongrie, par de Gérard, 291. — LES FEMMES EN PRISON, par M^{me} Joséphine Mallet, 323. — BOTANIQUE DES DEMOISELLES, par Boitard, 354.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LA SOLITUDE, par lord Byron, traduction de M^{lle} C. Biot, page 9. — LA FORTUNE ET LA VERTU, de Benedetto da Cingoli, M^{me} Elisa Van-Tenac, 41. — FRAGMENT D'UNE LETTRE DE MILADY MONTAGUE, par *** , 71. — LA MORT DE JUDAS, de Francesco Gianni, Napoléon Savone, 107. — A UN ENFANT QUI SOURIT EN S'ÉVEILLANT, par M^{lle} Noëmi Thevenin, 137. — LA NOËL, de Vincent Monti, par Napoléon Savone, 167. — SUR UN JOUR DE PRINTEMPS, par A. D. 200. L'ENFANT ET LES MARIONNETTES, de Giovanni Gherardo di Rossi, par M^{me} Elisa Van-Tenac, 230. — ÉTÉ ET HIVER, M^{lle} Nancy Thomas, 262. — LE PAPILLON SUR LA ROSE, par l'abbé Degiorgi, M^{me} Elisa Van-Tenac, 294. — ÉTÉ ET HIVER, M^{lle} Nancy Thomas, 323. — L'ÉTOILE DE VÉNUS, de Ricardo Micheli, de M^{me} Elisa Van-Tenac, 356.

EDUCATION.

LE FUSEAU DE LA CHATELAINE, par M^{me} J.-J. Fouqueau de Pussy, page 9. — IL GUIRLANDAJO, par R. 41. — PHARAÏLDE, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 49. — HISTOIRE DES SIX FEMMES DE

HENRI VIII. *Catherined' Aragon*, par M^{me} Laure Prus, 1^{er} article, 72. — UN ROMAN PAR LA CROISÉE, par M^{me} Eugénie Foa, 80. — UN MARIAGE EN 1794, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 107. — HISTOIRE DES SIX FEMMES DE HENRI VIII. *Anne de Bolein*, par M^{me} Laure Prus, 2^e article, 139. — LA BONNE CHRISTEL, par la b^{ne} d'Esse, 146. — SYLVIA, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 168. — ÉPISE D'UNE RAZIA, par M^{me} Pauline Herment, 175. — FERDINANDO EBOLI, par M^{lle} Nancy Thomas, 200. — LE SIRE GUÉRIN, par R. 212. — LA DÉCOUVERTE DE MADÈRE, par Emile de la Bédollière, 231. — LES COMPTES DE TUTELLE, par Henri Burat de Gurgy, 238. — DU MONDE, DE SES USAGES ET DE SES COUTUMES, par M^{me} la comtesse de Bradi, 262. — HISTOIRE DES SIX FEMMES DE HENRI VIII. *Jeanne Seymour*, par M^{me} Laure Prus, 3^e article, 268. — AÏSCHA, par Charles de la Bretonne, 270. — SAINTE ADELAÏDE, légende, par Urbino d'a Mantova, 295. — EPONINE, par M^{me} Pauline Roland, 300. — LA BRANCHE DE ROSES, par M^{me} Eveline Ribbecourt, 326. — HISTOIRE DES SIX FEMMES DE HENRI VIII. *Anne de Clèves*, par M^{me} Laure Prus, 4^e article, 335. — PHILIS DE LA CHARGE DE LA TOUR DU PIN, par M^{me} Pauline Roland, 341. — MADAME DE MIRAMION, par M^{me} Alida de Savignac, 357. — LA SEPTIÈME FILLE D'UN PEINTRE, par M^{me} Pauline Herment, 369.

POÉSIE.

LA VALSE FANTASTIQUE, par M^{lle} Joséphine Mallet, page 21. — PRIÈRE D'ENFANT, par Henri Chevreau et Laurent Pichat, 54. — AU COMTE DE PARIS, par M^{me} Anaïs Ségalas, 87. — A UNE JEUNE FILLE, par Charles Poncy, ouvrier maçon, 118. — TORRENTS, par le même, 148. — CONSOLATION, par J. H. Tremblay, 179. — AUX JEUNES FRANÇAISES, par Antoni Deschamps, 214. — LENDEMAIN D'ORAGE, par Charles Poncy, 244. — MA SŒUR ANNE, par Ulric Guttinguer, 281. — LA VOIX DU VENT, par M^{lle} Louisa Stappaerts, 308. — A LA VILLE DE LA FLÈCHE, par M^{me} Virginie Letaillandier, 342. — LE JARDIN DES TUILERIES, par M^{me} Anaïs Ségalas, 373.

REVUE DES THÉÂTRES.

Par M^{me} J.-J. Fouqueau de Pussy.

RÉBECCA, par M. Scribe, page 24. — PARIS A TOUS LES DIABLES, par M. Clairville, 55. — Reprise de CENDRILLON, paroles d'Etienne, musique de Nicolo, 88. — LA TOUR D'UGOLIN, par MM. Laurencin et Marc Michel, 118. — LA BICHE AUX BOIS, par MM. Cogniard frères, 148. — MADAME DE LUCENNE, par M^{me} Achille Comte, 179. — JEANNE ET JEANNETON, par MM. Scribe et Varner, 215. — UN CHANGEMENT DE MAIN, par MM. Bayard et Charles Lafont, 246. — LE DIABLE A QUATRE, par MM. Leuven et Mazillier, musique de M. Adolphe Adam, 281. — LE MÉNÉTRIER, paroles de M. Scribe, musique de M. Théodore Labarre, 310. — NABUCHODONOSOR, poème de Thémostocle Solera, musique de Joseph Verdi, 343. — L'ILE DE ROBINSON, par MM. Duvert et Lausanne, 375.

BEAUX-ARTS.

SALON DE 1843, par M^{me} Alida de Savignac, 1^{er} article, page 122. — 2^e article, 132. — 3^e et dernier article, 182. — PEINTURE SUR VÉLIN, par M^{lle} *** , 218.

MÉLANGES.

SUR LE SOIN A DONNER AUX ONGLES, par *** , page 38. — INSTRUCTION POUR LES DEUILS, par *** , 314. — VERS A SOIE ET MURIER, par *** , 346. — LA FÊTE DE NOËL EN ALLEMAGNE, par M^{me} Pauline Roland, 371.

CORRESPONDANCE.

Par M^{me} J.-J. Fouqueau de Pussy.

PLANCHE I. *Broderie* : Dessin pour broder en petits velours — encadrement d'écharpe — entre-deux. *Tapisserie* : Levrier sur canevas-ficelle : pour descente de lit, etc., etc. — *Patrons* : Chemisette en flanelle pour femme — paletot pour petit garçon, page 28. PLANCHE II. *Broderie* : Col — manchette — semés. *Lingerie* : Chemise — chemisette. *Modes* : Coiffure en rubans. *Tapisserie* : Bande de roses pour chaises — fauteuils — tapis, 59. PLANCHE III. *Broderie* : Bonnet de baptême — alphabet — entre-deux — mouchoir — Berthe — points-d'arme. *Tapisserie* : Pantoufle. *Lingerie* : Bonnet de matin — cols de chemise d'homme. *Couture* : Corsage amazone, 92. PLANCHE IV. *Broderie* : Col et manchette — semés — garniture de taie d'oreiller. *Lingerie* : Patron de mantelet. *Couture* : Corsage guimpe — corsage Louis XIII, 124. PLANCHE V. *Broderie* : Pale — entre-deux — dessin de voile en application. *Tapisserie* : Bandoulière pour chasseur. *Lingerie* : Bonnet d'enfant. *Modes* : Nœud pour bonnet, etc., etc., 153. PLANCHE VI. *Broderie* : Col — nœud pour coin de mouchoir — encadrement de mouchoir. *Tapisserie* : Dessin de pouff, etc., etc. *Modes* : Chapeau de Nice. *Couture* : Robes de petite fille — veste de petit garçon, 186. PLANCHE VII. *Broderie* : Bas de jupon — col et manchette en application — entre-deux — semés. *Tapisserie* : Ceinture pour chasseur. *Couture* : Mantelet de petite fille. *Ouvrage d'art* : Page manuscrite et alphabet gothique, 219. PLANCHE VIII. *Broderie* : Manteau de baptême — pantoufle. *Tapisserie* : Alphabet — tapis mosaïque. *Patrons* : corsage-guimpe avec revers — corsage à coulisses — pèlerine de petite fille, 231. PLANCHE IX. *Broderie* : Col et manchette imitation de point de Venise — coin de mouchoir — encadrement idem. — entre-deux — semés. *Tapisserie* : Roses dans un treillage pour chaise, etc., etc., 283. PLANCHE X. *Broderie* : Alphabet Renaissance — corne de taie d'oreiller — dessins pour chemise de femme. *Tapisserie* : Dessin pour pantoufles, etc., etc. *Lingerie* : Patron de bonnet enjaconas de couleur, 315. PLANCHE XI. *Broderie* : Suite et fin de l'alphabet Renaissance — col et manchette d'enfant — mouchoir en points de chaînette. *Fleurs en laine* : Marguerite — dahlia. *Tapisserie* : Point de poste pour pantoufles — sac à l'anglaise — cabas. *Couture* : Patron de robe amazone et de robe décolletée — manche amadis — manche courte — Berthe — ceinture de jupon

— roulière, 346. PLANCHE XII. *Broderie* : Col en roues — semé — entre-deux — petit alphabet. *Tapisserie* : Bouquet de roses, en canevas-ficelle, pour descente de lit, etc., etc., 377.

EPHEMERIDES.

JANVIER. Dévouement filial du jeune Fabre, page 32. — FÉVRIER. Etablissement des carrosses publics, 64. — MARS. Mort d'Hypatia, 96. — AVRIL. Mort de Benoist XII, 128. — MAI. Sédition d'écoliers au Pré aux clercs, 159. — JUIN. Fête de saint Jean-Baptiste, 192. — JUILLET. Evénements arrivés en ce mois, 222. — AOUT. Mort de Guillaume le Roux, roi d'Angleterre, 234. — SEPTEMBRE. Levée du siège de Marseille, 288. — OCTOBRE. Mort de Scarron, 319. — NOVEMBRE. Mort de l'homme au masque de fer, 350. — DÉCEMBRE. Meurtre de Thomas de Cantorbéry, 382.

MOSAÏQUE.

LA VEILLÉE DU 31 DÉCEMBRE, par M^{lle} Octavie Romey, page 160. — L'IF QUI VOUDRAIT AVOIR D'AUTRES FEUILLES, M^{me} Elisabeth Becher, 223. — SUR LA VALEUR DES MANUSCRITS, 224. — L'AMANDIER, imité de l'allemand, par ***. — EPREUVES DE L'EAU, 256. — UN JOUET DE GÉANTS, par feu Auguste Dumouchau, 320. — CHANSON ARABE SUR SAINT LOUIS, par le même, 331.

LITHOGRAPHIES.

Par A. Deveria, copies par A. Saint-Aulaire. LE FUSEAU DE LA CHATELAINE, page 1. — IL GUIRLANDAJO, 33. — FERDINANDO EBOLI, 194. — EPONINE, 289. — MADAME DE MIRAMION, 357.

GRAVURES.

SALON DE 1843. CHARLES II FUGITIF, d'après le tableau de Jacquand, gravé par Damours, page 129. — LA FORTUNE ET LE JEUNE ENFANT, d'après le tableau d'Eugène Hillemacher, gravé par Damours, 161.

MODES.

Dessinées par Léopold Levert, gravées par Damours.

MODES DE PRINTEMPS, page 97. — MODES D'ÉTÉ, 225. — MODES D'HIVER, 321.

ROMANCE.

PETIT ENFANT ! poésie d'Amédée Boudin, musique d'Alfred Quidant, gravée par M^{lle} Rosalie Damours.

QUADRILLE.

LE CANTATRICE VILLANE, par Danielle, gravé par M^{lle} Rosalie Damours, page 64.

REBUS.

PLANCHE I. Il ne faut pas réveiller le chat qui dort. PLANCHE II. A tout seigneur tout honneur. PLANCHE III. Article premier. Les Français sont égaux devant la loi. PLANCHE IV. A celui qui n'a rien il ne reste personne. PLANCHE V. Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. PLANCHE VI. Chacun a sa marotte. PLANCHE VII. Fort souvent l'apparence déçoit. PLANCHE VIII. Il ne faut pas toujours juger sur ce qu'on voit. PLANCHE IX. Il n'y a qu'un bonheur et malheur en ce monde. PLANCHE X. Il n'y a si petit buisson qui ne porte son ombre. PLANCHE XI. Donnez une obole à l'enfant qui sert de guide à Belisaire. PLANCHE XII. Tel pain, telle soupe.